Volume XXVIII 2er Trimestre 1958

L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

(Revue Trimestrielle)



ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ ORNITHOLOGIQUE DE FRANCE

ET DE L'UNION FRANÇAISE

Rédaction: 55, rue de Buffon, Paris (Ve)

L'OISEAU
ET LA
REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE
fondée sous la direction de J. DELACOUR
Comité de Rédaction :
MM. J. BERLIOZ, R.-D. ETCHECOPAR
et M. LEGENDRE

Abonnement annuel : France, 2.300 fr. ; Etranger, 2.500 fr.

Toute correspondance concernant la Revue doit être adressée au Secrétariat : 55, rue de Buffon, Paris (Ve).

Tout envoi d'argent doit être adressé au nom de la « Société Ornithologique de France »

Compte Chèques postaux Paris 544-78.

AVIS IMPORTANT

L'incendie de Clères, en 1939, nous a privé de toutes nos archives et réserves, aussi nous est-il actuellement impossible de satisfaire aux nombreuses demandes qui nous sont envoyées par des membres désireux, soit de compléter leur collection, soit d'acheter la totalité des annuités antérieures.

Dans le but d'être utile à tous, nous vous proposons de centraliser toutes les demandes et toutes les offres concernant les annuités ; nous prions donc tous ceux d'entre nous qui ont des fascicules en double, ou des années dont ils voudraient se dessaisir, et notamment des années 1944, 1945 et 1948, de nous le faire savoir en nous indiquant leurs conditions.

L'OISEAU

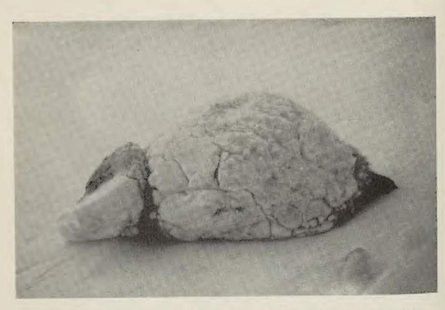
ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE



SOMMAIRE

I. — Cadavres de poussins victimes des Pétrels Géants.



II. — Poussins enneigés à la suite d'un violent blizzard, mais encore en vie.



ETUDE COMPARATIVE DE LA MORTALITE A LA COLONIE DE MANCHOTS EMPEREURS DE POINTE-GEOLOGIE PENDANT LES ANNEES 1952 ET 1956

Expéditions Polaires Françaises
(Missions Paul-E. Victor)
Expéditions Antarctiques en Terre Adélie 1949-1957
Note Ornithologique n° 16

par Jean PREVOST

Nous nous proposons, dans cette note, d'étudier la mortalité des *Aptenodytes Forsteri* sur le territoire de la colonie de Pointe-Géologie et d'en déterminer les causes essentielles. Nous nous bornerons à l'analyse de la mortalité des œufs, des poussins et des adultes sur le territoire de nidification, la mortalité à la mer — probablement la plus importante — échappant pour l'instant à toute investigation.

Mortalité des adultes

En 1952, quatre adultes seulement sont morts entre les mois de mars et de décembre, contre huit pendant la période correspondante de 1956. Le tableau I permet de comparer les causes de décès pendant ces deux années d'observation.

Tableau I

Causes de décès	*1952*	*1956*
Capturé par Léopard de mer (*Hydrurga leptonyx*)	1 ♀ (2 avril)	1 ♀ (13 avril)
Accidents consécutifs à la ponte	1 ♀ (18 mai)	4 ♀ (entre mai et août)
Divers (Tumeurs, Sénilité) et causes indéterminées.	2 ♂ (13 septembre, 5 juin)	3 ♂ (10 juin, 30 juin, 17 juillet)

Ce tableau nous montre qu'il n'y eut pas de différence notable entre les deux années considérées, sauf en ce qui concerne les femelles mortes des suites de ponte. Celles-ci représentent en effet la moitié des décès pour l'année 1956.

Les causes de mortalité chez les mâles sont malaisées à analyser, mais il est intéressant de remarquer que les décès ont été observés, en général, à la fin de la période de jeûne physiologique. Deux mâles moururent probablement de vieillesse à cette époque, le premier le 5 juin 1952 et le second le 30 juin 1956. Les deux autres cas relèvent plus vraisemblablement de la pathologie et concernent respectivement un mâle mort le 10 juin, chez lequel nous avons trouvé que le foie et les reins étaient considérablement hypertrophiés, et un second mâle mort le 17 juillet, toujours pendant la période d'incubation. Chez ce dernier, l'autopsie nous a montré une tumeur volumineuse intéressant à la fois l'estomac et l'intestin.

En résumé, la mortalité des adultes à la colonie est négligeable (environ 0,06 % de l'effectif total des adultes pour l'année 1956). Elle doit par contre être beaucoup plus forte lors de la vie marine de l'oiseau, malheureusement il nous est impossible d'en connaître l'importance.



Avant d'aborder l'étude détaillée de la mortalité des œufs et des poussins, il est nécessaire d'estimer la population totale de la colonie au cours des deux saisons d'observations. Un recensement très précis des poussins, fait le 25 décembre 1952, nous permit d'évaluer à 6.081 le nombre des œufs pondus en mai, ce qui correspond à une population d'adultes d'environ 12.500 à 13.000 individus. Ce sont ces chiffres qui nous serviront de base pour la comparaison de la mortalité au cours des deux années d'observations. En effet, la fonte en surface de la glace de mer en 1956 ne nous a pas permis d'effectuer un second dénombrement, mais l'observation quotidienne de la colonie nous incite à croire que le chiffre de la population était identique en 1956 à ce qu'il était quatre années plus tôt. Le tableau II indique le taux de la mortalité aux différents âges pendant les deux saisons de nidification, calculées sur la base de ces estimations de la population globale.

Tableau II

Mortalité totale à la colonie au cours des années 1952 et 1956

		1952	1956	
Œufs	Total des œufs pondus	6.081	6.000	(environ)
	Mortalité spontanée des œufs	265	679	
Poussins	Poussins éclos	5.816	5.321	
	Poussins morts spontanément	1.352	815	
Mortalité totale (œufs + poussins)		1.617 (26,5 %)	1.494 (24,9 %)	
Total des poussins vivant au 25 décembre		4.220	4.000	(environ)
Adultes. Total de la colonie		12.500	12.500	(environ)

Mortalité des œufs

Entre le début du mois de mai et la fin du mois d'août 1952, 265 œufs furent perdus par les couveurs contre 679 pour la période correspondante de 1956.

Il est extrêmement difficile d'analyser les causes qui ont présidé à l'abandon de ces œufs, aussi bien nous bornerons-nous à énumérer les principales en les illustrant d'exemples fournis par l'observation.

Au cours des mois de mai et juin, les accidents de terrain qui gênent considérablement le déplacement des adultes couveurs, les bousculades dans les tortues et les batailles d'adultes sont à l'origine de nombreux abandons d'œufs. Ainsi, le 19 juin 1956, plusieurs adultes inemployés attaquèrent un couveur qui abandonna son œuf et s'enfuit. L'œuf fut écrasé au cours de la lutte. De nombreux cas analogues furent fréquemment observés en 1952 et 1956.

En juillet et août, de nouvelles causes de mortalité apparaissent. C'est ainsi qu'en fin d'incubation certains mâles affamés délaissent leurs œufs et partent s'alimenter en mer. Ce fut le cas pour un couveur mâle observé le 7 juillet 1956 à la colonie. Cet oiseau se déplaçait alors dans la rookerie et son œuf, placé entre ses pattes, n'était plus abrité par la poche incubatrice. Bientôt l'œuf tomba sur la glace et le couveur le reprit avant de l'abandonner définitivement. De tels comportements fréquemment observés à cette période sont propres aux couveurs mâles. Dans tous les cas, l'oiseau qui s'ébroue et bat des ailerons après l'abandon paraît très « soulagé ».

Il faut ajouter en outre, à la mortalité des mois de juil-

let et d'août, une forte proportion d'œufs putréfiés. Cette putréfaction est la preuve que l'œuf a été antérieurement abandonné, puis repris par un adulte à moins qu'une chute en ait brisé la coquille. Un tel œuf putréfié peut être conservé longtemps par le couveur et même confié à sa partenaire femelle. Dans quelques cas, nous avons même vu ces œufs exploser sur les pattes du couveur à la suite d'un choc léger. Il nous semble intéressant de souligner que le total des œufs putréfiés fut presque identique pendant nos deux années d'observation : 141 en 1952 et 143 en 1956.

A toutes ces causes habituelles de mortalité des œufs s'en ajouta une autre pendant l'année 1956 : certaines femelles, ayant pondu leur œuf en l'absence du mâle ou ayant été abandonnées par lui, délaissèrent leur œuf peu après la ponte et regagnèrent la mer. Ainsi avons-nous observé le 25 mai 1956 l'une de ces femelles sans partenaire pondant son œuf et l'abandonnant peu après.

Au total, 340 œufs furent délaissés au mois de mai 1956, une forte proportion d'entre eux l'étant quelques heures seulement après la ponte, alors qu'en 1952, 56 seulement furent abandonnés pendant la période correspondante. La cause de cette différence entre les deux saisons de reproduction n'est pas très claire. Nous supposons qu'en 1956 la proportion d'adultes âgés de 2 ans 1/2 à 3 ans 1/2 fut beaucoup plus importante à la colonie de Pointe-Géologie qu'elle ne le fut en 1952. Etant peu préparés à l'incubation et au long jeûne qui la caractérise (ainsi que semblent l'indiquer les faibles poids de certains mâles), ces jeunes couveurs ne tardèrent pas à abandonner leur œuf. De plus, il faut remarquer que la diminution brusque des abandons d'œufs au début du mois de juin correspond à peu près exactement à la fin de la période de ponte.

Nous avons tenté, dans le tableau III, de classer approximativement toutes les causes de mortalité des œufs pendant la saison 1956. Nous avons abouti au résultat suivant :

TABLEAU III

Causes de mortalité des œufs en 1956

Causes	*Nombre d'œufs*
Œufs perdus dans les tortues	195
Œufs écrasés à la suite de batailles entre couveurs	45
Œufs perdus dans les difficultés de terrain	38
Œufs putréfiés	143
Causes indéterminées	258

Nous avons par ailleurs essayé de comparer la mortalité des œufs pendant l'incubation durant les deux saisons 1952 et 1956 (tableau IV) :

TABLEAU IV

Mortalité comparée des œufs à la colonie d'*Aptenodytes* de Pointe-Géologie pendant les saisons 1952 et 1956

	1952	**1956**
Mai	56 (21,1 %)	340 (50,1 %)
Juin	34 (12,8 %)	98 (14,4 %)
Juillet	47 (17,7 %)	114 (16,8 %)
Août	119 (44,9 %)	99 (14,6 %)
Reste	9 (3,4 %)	28 (4,1 %)
Total	*265*	*679*

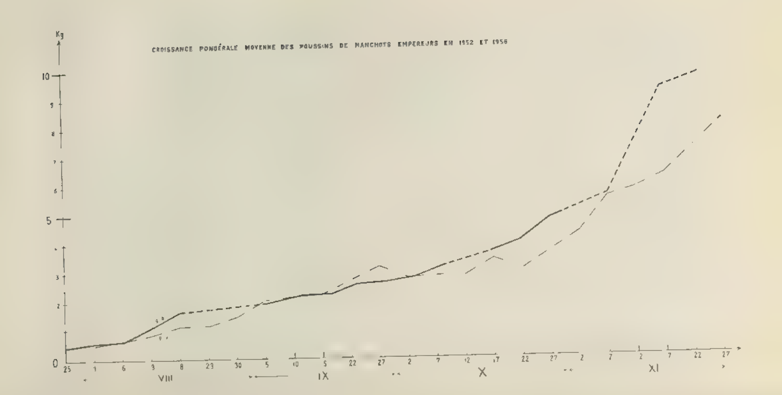
Ainsi la mortalité maximum se situa en août pour l'année 1952, alors qu'elle se plaça en mai en 1956, bien que le total des œufs abandonnés au cours du mois d'août soit très voisin pour les deux années (99 en 1956 et 119 en 1952).

Si l'on compare, en outre, les pourcentages de mortalité mensuelle, on constate que la mortalité en juin et juillet fut très comparable pendant les deux années alors qu'elle fut très différente pendant les mois de mai et d'août.

En conclusion, la mortalité au stade œuf représente en 1952 16,4 % de la mortalité totale à la colonie et 45,4 % au contraire en 1956. Cette différence de 30 % est en quasi-totalité imputable aux abandons massifs du mois de mai 1956.

MORTALITÉ DES POUSSINS

De juillet à décembre, les causes de mortalité des poussins sont nombreuses, mais il ne faudrait pas croire que le départ des oiseaux marque la fin d'une période de forte mor-



Source MNHN Paris

talité. C'est alors en effet qu'intervient une nouvelle cause de décès pour les jeunes : la prédation par les Léopards de mer et les Orques, qui s'ajoute au danger de la dislocation, quelquefois catastrophique, de la glace de mer. Nous réserverons un paragraphe particulier à cette seconde cause.

Mortalité à la colonie.

Afin d'éviter une énumération fastidieuse, nous avons groupé dans le tableau V les chiffres de mortalité des jeunes Empereurs à la colonie, aux différents mois de 1952 et de 1956.

TABLEAU V

Taux de mortalité mensuelle des poussins au cours des années 1952 et 1956

	1952	1956
Juillet	57 (4,2 %)	69 (8,5 %)
Août	170 (12,6 %)	121 (14,8 %)
Septembre	386 (28,6 %)	250 (30,7 %)
Octobre	498 (36,8 %)	281 (34,5 %)
Novembre	186 (13,7 %)	88 (10,8 %)
Décembre	55 (4,1 %)	6 (0,7 %)
Total	*1.352*	*815*

Ce tableau appelle quelques commentaires. En 1952, 1.352 poussins moururent entre l'éclosion et le départ de la colonie le 26 décembre. En 1956, les décès se limitèrent à 815 entre l'éclosion et le 10 décembre, date de notre dernière visite à la colonie. Nous pensons que cette moindre mortalité des poussins en 1956 est due à une meilleure alimentation. Cette dernière année en effet, l'observation et l'étude de la croissance pondérale des poussins mit en évidence une croissance beaucoup plus régulière (fig. 1) qu'elle ne le fut en 1952, ce qui indique une meilleure alimentation.

Les causes de mortalité au stade poussin sont résumées dans le tableau VI. Nous ajouterons cependant quelques commentaires sur les facteurs qui nous semblent les plus importants, à savoir la prédation par les Pétrels géants et la mort par sous-alimentation.

Les attaques des Pétrels géants débutèrent respectivement le 9 septembre en 1952 et le 2 septembre en 1956 ; c'est en septembre et en octobre qu'elles furent les plus nombreuses

Tableau VI

Mortalité des poussins à la colonie
en 1952 et 1956

Cause du décès	Année 1952				Année 1956			
	Mois	Nbre de poussins	% de la mortalité totale	Total	Total	% de la mortalité totale	Nbre de poussins	Mois
Prédation par les Pétrels Géants	sept.	28	2	68 (5 %)	279 (34,2 %)	16,6	135	sept
	oct	25	1,9			12,9	105	oct
	nov.	10	0,7			4,5	37	nov
	déc.	5	0,4			0,2	2	dec
Mort par blizzard et inanition	juil.			1 084 (80,2 %)	424 (52 %)	2,9	24	juil.
	août	94	6,9			8,3	68	août
	sept.	332	24,6			14	114	sept
	oct.	473	35			21,1	172	oct.
	nov.	166	12,3			5,3	43	nov
	déc.	19	1,4			0,4	3	dec
Chutes dans les crevasses				53 (4 %)	8 (1 %)	0,1	1	juil
	août	25	1,9			0,8	6	août
	sept.	25	1,9			0,1	1	sept
	nov.	3	0,2					
Noyades	déc.	3	0,2	3 (0,2 %)	9 (1,1 %)	1	8	nov.
						0,1	1	déc.
Suites batailles d'adultes	juil.	1	0,07	42 (3,1 %)	23 (2,8 %)	1,2	10	juil
	août	41	3,03			1,6	13	août
Maladie de carence				34 (2,5 %)	1 (0,1 %)	0,1	1	oct
	nov.	7	0,5					
	déc.	27	2					
Divers	juil.	56	4,2	68 (5 %)	71 (8,8 %)	4,2	34	juil
	août	10	0,7			4,2	34	août
	sept.	1	0,07			0,4	3	oct.
	déc.	1	0,07					
	Soit 23,2 % de l'effectif total (5 816) des poussins éclos.			1.352	815	Soit 15,3 % de l'effectif total (5 321) des poussins éclos.		



I. — Adulte blessé par un Léopard de mer (flanc totalement arraché).



II. — Léopard de mer dévorant un adulte sur le territoire de la colonie.

Le mois de septembre marque justement le début de l'émancipation des jeunes Empereurs, qui se déplacent alors librement dans la colonie, ce qui facilite le travail des Pétrels géants. Toutefois, il convient de souligner que ces derniers n'attaquent, en règle générale, que les poussins bien alimentés dont ils semblent apprécier tout particulièrement le contenu stomacal. La technique d'attaque du Pétrel géant est très simple. Se plaçant entre le jeune Empereur et un groupe d'adultes il isole ainsi sa proie d'emblée, et commence alors à en déchirer l'épiderme avec son bec acéré et puissant. Le jeune Empereur se défend rarement, tout au plus tente-t-il de fuir, mais en vain. Le Pétrel géant déchire alors la paroi abdominale très rapidement et se repaît du contenu stomacal ; très souvent, le poussin se laisse ainsi dévorer vivant. Quelques-uns cependant parviennent à s'échapper, bien que blessés, et se réfugient au milieu des adultes. Plus tard, pendant les mois de novembre et décembre, les poussins, dont le poids varie alors entre 5 et 15 kilogrammes, se défendent beaucoup mieux et seront, de ce fait, rarement attaqués. A cette époque, par contre, les Skuas font leur apparition. Mais à l'inverse des Pétrels géants, ceux-ci ne s'attaquent pas aux poussins vivants — du moins ne l'avons-nous jamais observé. Les cadavres de poussins morts d'inanition et ceux qui sont abandonnés par les Pétrels géants satisfont leur avidité.

Mortalité par inanition et blizzard : ces deux causes sont si intimement liées qu'il nous semble impossible de les séparer. Ce facteur de mortalité s'exerçant d'une manière continue, de la naissance du poussin à la fin de la période d'élevage, il est donc logique que, pour chacune de nos deux années d'observations, on doive lui attribuer plus de 50 % des cas de mortalité des jeunes de la colonie.

Toutefois, nous constatons que le maximum des décès par inanition se place en septembre et surtout en octobre. Là encore ce facteur de mortalité fait surtout sentir une action à la période où le jeune Empereur s'affranchit de la tutelle parentale et doit se défendre seul contre le froid en attendant les aliments apportés par l'un des adultes. Le maximum de mortalité par inanition en octobre s'explique donc facilement. En effet, si nous prenons comme date moyenne de l'émancipation le 15 septembre, nous constatons que le parent qui laisse alors son poussin seul à la colonie ne reviendra que

trois à quatre semaines plus tard, c'est-à-dire au début d'octobre. Si son retour se fait attendre, le jeune succombera alors dans le courant du mois. Ainsi s'explique, à notre avis, la forte mortalité observée à cette période.

L'étude des courbes de croissance des poussins à cette période critique nous explique bien la vulnérabilité du jeune Empereur à ce stade. Le transfert du poussin de la poche incubatrice, où il est maintenu à une température voisine de celle de l'adulte, à une vie libre où la température ambiante moyenne est de 15° C. (soit une différence de plus de 40° centigrades) augmente les besoins énergétiques et déclenche, par voie de conséquence, une perte de poids importante si le poussin n'est pas alimenté.

Quelques exemples illustrent bien l'action du blizzard en tant que facteur déclenchant cette mortalité par inanition. Le 7 août 1956, à la suite d'une chasse-neige assez faible (vent de 13 mètres-seconde à la colonie, à 2 mètres de hauteur) douze poussins moururent, alors que les décès quotidiens ne dépassaient pas trois ou quatre individus à cette période. Le 25 octobre 1956, vingt-cinq cadavres de jeunes Empereurs furent dénombrés après un blizzard accompagné d'un vent de 13 mètres à la seconde. Mais la tempête la plus spectaculaire et la plus meurtrière fut celle du 1er septembre 1952 ; ses effets furent d'autant plus catastrophiques qu'elle se produisit tout au début de l'émancipation. La vitesse moyenne du vent enregistrée à une altitude de 14 mètres fut de 40 mètres-seconde pendant près de 36 heures. Le lendemain, cent quarante cadavres furent trouvés sur le territoire de la colonie et aux alentours. En outre, cent six poussins vivants furent poussés par le vent sur les îles voisines, certains d'entre eux à plus d'un kilomètre de la colonie. Ils furent replacés par nous dans la rookerie, mais ce serait deux cent quarante-six poussins qui seraient morts au total sans notre intervention. Malgré l'existence de violents blizzards en 1956, nous n'avons jamais observé un bouleversement analogue à celui que nous venons de décrire.

A ces facteurs essentiels de mortalité s'en ajoutent quelques autres. C'est ainsi que de nombreux poussins tombent dans les crevasses qu'ils veulent franchir et y meurent. Ces crevasses se forment à la jonction de la glace de mer avec la glace de terre. Or l'alternance des marées qui fait mouvoir

la glace de mer provoque l'ouverture et la fermeture périodique de ces crevasses articulaires. En août et septembre 1952, une forte proportion d'oiseaux adultes se tenait, avec leurs poussins, sur la glace de terre au sud-est de l'île Rostand qui bordait la colonie. En 1956, à la même époque, la majorité de la colonie était groupée sur le versant est de l'île Carrel qui limitait le territoire plus à l'ouest, comme elle le faisait déjà en 1951 d'après les observations de Cendron. Il semble donc que tous les ans les adultes se réfugient sur le versant d'une île entre le début de l'éclosion et le commencement de l'émancipation. Or, ce sont les passages incessants de ces oiseaux et des poussins au-dessus des crevasses qui causèrent un certain nombre de chutes. Par ailleurs, le versant sud-est de l'île Rostand étant beaucoup plus élevé que celui de l'île Carrel, la crevasse y est beaucoup plus profonde, ce qui explique le nombre important de cadavres qui en furent retirés en 1952. Toutefois, nous devons signaler que de nombreux poussins vivants furent sauvés par nous de cette fâcheuse position : quatre-vingt-cinq en 1952 et cinq seulement en 1956.

Les batailles d'adultes qui animent la colonie en juillet et août font suite aux luttes que l'on note déjà en juin pour la possession des œufs. Il nous est très difficile d'estimer le nombre exact des poussins qui décédèrent réellement des suites de ces batailles. Nous n'avons donc inclus dans cette rubrique que les seuls cadavres présentant des blessures évidentes, dues à des coups de bec ou à des coups de griffe. Les cas douteux ont été inclus parmi les cas de mortalité de causes indéterminées. Notons simplement que le pourcentage des décès dus aux batailles d'adultes fut à peu près identique pour les deux années : 3,1 % en 1952, et 2,8 % en 1956.

5 % de décès en 1952 et 8,8 % en 1956 sont dus à des causes diverses qui ne se laissent cataloguer dans aucune des rubriques précédentes. Enfin, trente-quatre poussins (soit 2,5 %) moururent en 1952 et un (0,1 %) en 1956 à la suite d'une affection polynévritique due peut-être à une carence alimentaire.

En conclusion, la mortalité au stade poussin représente, en 1952, 83,6 % de la mortalité totale à la colonie et 51,6 % seulement pour l'année 1956.

La mortalité des jeunes au départ de la colonie.

Le jeune Empereur quitte le territoire de la colonie quand le plumage d'immature de première année a presque totalement remplacé son duvet juvénile. Il est alors âgé d'environ cinq mois, et son poids qui peut varier considérablement, oscille entre 10 et 15 kilogrammes.

Le poussin, qui n'est plus alors alimenté par ses parents ou presque, cherche à gagner l'eau libre pour se nourrir lui-même. Il n'en est cependant pas toujours ainsi et le jeune peut se trouver entraîné au large avant d'avoir fini sa mue, ce qui doit s'accompagner d'une énorme mortalité. La glace de mer sur laquelle est située la colonie est en effet souvent disloquée et emportée par la houle avant que de nombreux poussins aient complètement terminé leur croissance. Ce fut le cas le 26 décembre 1952, vers le 20-25 décembre 1955, et le 20 décembre 1956. Par contre, l'année 1951 vit la croissance des jeunes s'achever complètement sur la côte puisque la débâcle de la glace de mer où se trouvait la colonie n'eut lieu qu'en mars 1952. L'importance de cette cause de mortalité fondamentale varie donc considérablement d'une année sur l'autre. Pendant les mois de novembre et décembre, la totalité des jeunes Empereurs et des adultes se réfugie en bordure et quelquefois même dans le glacier parmi les icebergs qui limitent le territoire de la colonie à l'est. Or le choix de cet emplacement ne fait qu'aggraver les conséquences désastreuses d'une débâcle prématurée. Ainsi, le 26 décembre 1952, un énorme fragment d'iceberg s'abattit sur un groupe de deux mille cinq cents jeunes poussins groupés près du glacier. Nous pensons que cinq cents d'entre eux au moins périrent écrasés ou noyés. À cette cause de mortalité importante, il faut ajouter un autre danger, le Léopard de mer (*Hydrurga leptonyx*). Les premiers ébats dans l'eau des jeunes Empereurs les rendent très vulnérables aux attaques de ces Pinnipèdes et le nombre de ceux qui sont alors dévorés par ce prédateur redoutable doit être important.

Conclusion

1. La mortalité des adultes à la colonie est négligeable ; elle est probablement beaucoup plus forte en mer.

2. La mortalité au stade œuf représente 4,35 % des œufs pondus en 1952 et 11,3 % en 1956. Ces pourcentages sont

extrêmement faibles par rapport à celui (21 %) observé par RICHDALE (1) chez le *Megadyptes antipodes* de Nouvelle-Zélande.

3. La mortalité au stade poussin a représenté 23,2 % des poussins éclos en 1952 et 15,3 % seulement en 1956. Là encore nos chiffres sont inférieurs au pourcentage de mortalité des jeunes *Megadyptes* (24 %).

4. Les mois de septembre et octobre sont les plus meurtriers pour les jeunes Empereurs. Le total des décès enregistrés pendant ces deux mois est de huit cent quatre-vingt-quatre poussins (65,3 % de la mortalité totale des poussins) en 1952 et de cinq cent trente et un (65,1 %) en 1956.

5. La sous-alimentation des jeunes en 1952 fut vraisemblablement responsable du fort pourcentage de décès (80,1 %) dû aux intempéries et au blizzard.

6. La mortalité des jeunes au départ de la colonie paraît en étroite relation avec la débâcle de la glace de mer. Limitée dans le cas d'une débâcle tardive (1951), elle est certainement considérable quand une dislocation précoce survient avant la fin de la croissance du jeune Empereur.

1) RICHDALE, L. E. (1957). — A population study of Penguins. *Oxford University Press.*

REMARQUES SUR LA BIOLOGIE DU MOINEAU SOULCIE

Petronia p. petronia (L.) 1766

par Henri DEBRU

Les observations relatées ci-après ont été effectuées sur des lieux de nidification établis dans les trous et cavités des hautes murailles des remparts de la Cité de Carcassonne (Aude). Elles concernent la reproduction de l'espèce. Le nombre d'œufs par pontes et les temps d'incubation n'ont pu être déterminés car les deux seuls nids repérés à faible hauteur qui auraient permis de noter des renseignements sur l'oologie ont été détruits et leurs emplacements détériorés avant la ponte du premier œuf. Tous les autres nids étaient inaccessibles.

Les premières constatations remontent à la période de juillet et août 1956 où la découverte fortuite de trois nids a permis quelques observations :

1. Nid situé dans une gargouille de l'architecture de la cathédrale Saint-Nazaire, côté chapelle du tombeau de l'évêque Radulphe. Des apports de proies à l'intérieur du nid étaient observés les 16 et 19 juillet 1956 ainsi que le 19 août 1956, soit à un mois d'intervalle. Nourrissages des 16 et 19 juillet à cadence accélérée (noté quatre apports en quinze minutes) et les cris des jeunes à l'intérieur de la gargouille étaient parfaitement audibles. A quelques mètres, une colonie de moineaux domestiques avait ses nids dans l'espace compris entre les vitraux de la cathédrale et le grillage de protection. Cinq de ces nids contenaient des jeunes criant sans arrêt alors que les jeunes soulcies de la gargouille ne se faisaient entendre qu'à l'arrivée du parent nourrisseur. Cette situation a permis de comparer la voix des jeunes. Les soulcies ont un timbre de voix flûté et moins rude que celui des moineaux domestiques.

II Nid situé dans un trou sous le chemin de ronde de la tour Saint-Martin, où des nourrissages ont été notés les 19 et 25 juillet 1956.

III Nid dans une fente de la haute muraille entre les tours Saint-Martin et des Prisons. Des nourrissages ont été remarqués le 27 août 1956 et les jeunes se faisaient entendre à l'intérieur du nid.

Les proies aperçues étaient constituées par des insectes chenilles, sauterelles, quelques gros insectes noirs non identifiés, une seule fois abeille ou guêpe. Quoique très fragmentaires, ces observations laissent à penser que l'espèce élève plusieurs couvées annuelles intervalle de un mois pour le nid de la gargouille. Par ailleurs, le 22 juillet 1956, nous avons noté le nourrissage d'un jeune bien volant, sur un labour aux environs des remparts de la Cité.

En 1957, le processus de nidification a été suivi dans la période d'avril au début de septembre, sur quatre emplacements :

Nid n° 1 dans un trou de la muraille d'appui de la tour Saint-Sernin.

Nid n° 2 : dans une cavité à l'angle de la construction avancée en amont de la tour du Trauquet et à environ 40 mètres du nid n° 1, permettant ainsi les observations simultanées.

Nid n° 3 : tour du Plo, dans un trou du mur à côté du conducteur du paratonnerre, face porte Narbonnaise.

Nid n° 4 : dans une fente de la haute muraille entre les tours Saint-Martin et des Prisons (déjà utilisé en 1956 observations du 27 août).

Tous ces nids, situés sur le côté S E, bénéficient de la durée maxima d'ensoleillement. Aucun nid n'a été repéré dans les murs du côté Nord des remparts, si ce n'est à l'extrémité des tours qui, elles, bénéficient d'ensoleillement en raison de leur hauteur. Nous avons remarqué à plusieurs reprises, en pleine campagne, une nette préférence pour les lieux ensoleillés (analogie avec le genre Bruant).

Les nids I et II de 1956 n'ont pas été suivis en 1957. Ils se trouvent à proximité du théâtre antique et de part et d'autre de la voie d'accès à ce lieu. Les préparatifs du festival théâtral de 1957 ont occasionné un va-et-vient de lourds

véhicules très gênant pour les oiseaux et rendant difficiles les observations. Toutefois pour le nid I (gargouille), un apport de matériau (touffe de crins) le 1er juillet 1957 et un nourrissage (proie, insecte) le 26 juillet 1957 à 7 h. 40, ont été observés ; ainsi cet emplacement a été réutilisé.

Construction des nids.

L'isolement des couples a été remarqué dès la deuxième quinzaine d'avril. Les deux partenaires explorent les cavités à la recherche d'endroits favorables. Généralement le plus terne, vraisemblablement la ♀, explore le trou pendant que son partenaire se tient à proximité sur un rebord ou une saillie d'où il émet le cri d'appel caractéristique : *uii... rnii... trui... tuilii... truii...* (finale traînée).

Des apports de matériaux ont été constatés les 12, 19 et 20 mai 1957, tiges et herbes sèches (matériaux de revêtement externe). Le 26 mai 1957, un sujet ramasse à quelques mètres devant moi une tectrice blanche de poule et l'emporte en direction des remparts (matériau de revêtement interne).

Parades et Copulation.

(Les attitudes seront indiquées plus loin dans l'ordre chronologique des observations.)

Dès l'isolement du couple, les deux oiseaux ébauchent les premiers vols nuptiaux : poursuites entrecoupées de piqués, glissements sur l'aile, remontées en flèche et descentes parachutées un peu à la manière du Cini. A l'occasion de ce vol, il est quelquefois émis un cris bas et roulé : *tcheur... tree... rrr...* Ce cri a aussi été remarqué à plusieurs reprises à la sortie du nid après un nourrissage.

Les premières parades n'ont été remarquées qu'en mai, en rapport probable avec le développement des gonades : le sujet fléchit sur les tarses en gonflant cou et poitrine, tient les ailes demi-ouvertes et traînantes, étale les rectrices ; il fait alors vibrer rémiges et couvertures alaires et l'on remarque aux jumelles un frémissement général de l'ensemble du plumage. L'oiseau prend une attitude ramassée. De face, les plumes de la gorge et de la poitrine paraissent hérissées et

la tache jaune est alors bien visible. Ces parades sont généralement suivies ou précédées de coït ou tentative de coït.

Exemple : manifestations du 26 mai 1957 — 10 h. 50, nid n° 1. Le couple est à côté de l'entrée du nid sur des saillies de la muraille ; les deux oiseaux, à un mètre environ l'un de l'autre, crient sans arrêt (cri d'appel de l'espèce, finale traînée). Le plus terne, la ♀, s'envole le premier. Il est aussitôt pris en chasse par le ♂. Le vol s'effectue devant l'entrée du nid, agrémenté de piqués et descentes en parachute (durée du vol : une minute environ). La ♀ se pose sur une saillie, le ♂ qui la poursuit vient se cramponner sur son dos ailes battantes et coït. Les deux sujets reprennent leur vol nuptial ; un deuxième coït est tenté par le ♂, mais la ♀ se dérobe et rentre dans le trou où se trouve le nid et y séjourne dix minutes. Pendant ce laps de temps le ♂ demeure à côté du nid sur une saillie ; il émet sans cesse le cri d'appel et effectue une parade face à l'entrée. A la sortie du nid par la ♀, les deux oiseaux s'envolent en direction de la campagne voisine.

Nombre de couvées. — Elevage des jeunes.

Nid n° 1 : Première couvée.

Des visites discrètes y sont remarquées le 19 mai ainsi qu'un apport de trois herbes sèches. Le 26 mai, parades et copulation.

17 juin ; observation de 9 h. 35 à 10 h. 40. — 9 h. 36, entrée (pas de proie visible au bec) ; 9 h. 41, sortie. 9 h. 42, entrée (pas de proie visible) ; 9 h. 4[illegible], sortie avec, au bec, défécation de jeune. 9 h. 54, entrée sans proie visible ; 9 h. 55, sortie. 9 h. 59, entrée avec proie visible au bec (insecte non identifié) ; 10 h. 1, sortie. 10 h. 3, entrée avec proie visible ; 10 h. 8, sortie. 10 h. 9, entrée avec proie (insecte non identifié) ; 10 h. 11, sortie. 10 h. 22, entrée avec proie visible (insecte non identifié) ; 10 h. 24, sortie avec défécation au bec. 10 h. 26, entrée (pas de proie visible) ; 10 h. 34, entrée avec proie (insecte sauterelle). Pas de sortie entre 10 h. 26 et 10 h. 34. Première preuve de nourrissage par les deux parents. 10 h. 3[illegible], sortie. 10 h. 37, sortie. Les intervalles de nourrissages sont irréguliers.

20 juin ; observation de 7 h. 20 à 7 h. 50. — Nourrissage

avec proies visibles (sauterelles et mouches bleues). Six apports sont remarqués. Nouvelle preuve de nourrissage par les deux parents.

22 juin ; observation de 16 h. 10 à 17 heures. — 16 h. 17, deux entrées simultanées avec proie (sauterelles) : autre preuve que les deux parents nourrissent. 16 h. 27, les deux nourrisseurs, ♂ et ♀, arrivent ensemble avec chacun une sauterelle au bec ; l'un rentre directement au nid, l'autre stationne un instant sur une saillie puis rentre à son tour au nid ; les deux nourrisseurs ressortent presque aussitôt. 16 h. 56 : nouvel apport de proie par les deux parents (insectes non déterminés). M'approchant de la muraille, j'entends les jeunes crier doucement dans le nid.

23 juin ; observation de 10 h. 6 à 11 h. 30. — Apports de proies (sauterelles). 11 h. 5, nourrissage simultané par les deux parents. Une évacuation de fèces à 11 h. 11.

25 juin ; observation de 6 h. 50 à 7 h. 10. — Dix apports de proies (sauterelles). Les jeunes crient doucement à chaque nourrissage, puis se taisent. Intervalles entre les nourrissages : maxima dix minutes, minima deux minutes. 7 h. 23 et 7 h. 28, les deux parents rentrent ensemble au nid avec proie au bec (insectes non identifiés).

26 juin ; observation de 18 h. 4 à 18 h. 15. — Trois apports de proies : deux sauterelles et un grillon. Une évacuation de fèces. Les jeunes au nid se font entendre à chaque nourrissage.

29 juin ; observation de 6 h. 37 à 7 heures. — Nourrissages à cadence accélérée : intervalles : maxima quatre minutes, minima deux minutes. 6 h. 58, entrée au nid des deux parents nourriciers avec chacun une sauterelle au bec. Cris des jeunes à chaque apport.

30 juin ; observation de 6 h. 40 à 7 h. 15. — Nourrissages identiques. Intervalles entre deux apports : maxima quatre minutes, minima une minute. 6 h. 40, nourrissage simultané des deux parents. Cris parfaitement audibles des jeunes à chaque nourrissage.

1er juillet ; observation de 7 h. 29 à 8 h. 26. — Les parents ne pénètrent plus à l'intérieur du nid mais ils nourrissent depuis l'extérieur à la manière des Hirondelles. A chaque apport les jeunes présentent à l'orifice leur bec ouvert, soit isolement soit simultanément (trois jeunes ensemble). Après

avoir reçu la becquée, ils reculent à l'intérieur du nid. Aux jumelles je remarque les commissures et l'intérieur du bec jaune. Nourrissage accéléré, toutes les trois minutes. Deux observations de nourrissages simultanés par les deux parents. Un enlèvement de fèces.

2 juillet ; observation de 10 h. 55 à 11 h. 20. — Nourrissages identiques. Evacuation de fèces.

4 juillet ; observation de 6 h. 8 à 7 heures. — Nourrissages identiques. 6 h. 13, un adulte se présente avec une sauterelle, tend sa tête en arrière et attend ; un jeune avance sur le rebord du trou et prend la becquée, sa tache sourcilière est nettement visible. 6 h. 47, un jeune stationne à l'entrée après son nourrissage. 6 h. 54, *idem*. Deux jeunes stationnent après le nourrissage, l'un est vu entièrement (plumage très développé). Nourrissages accélérés à intervalles de trois minutes environ. — Observation de 18 h. 30 à 18 h. 35 : Pas de nourrissages, mais les cris des jeunes à l'intérieur du nid sont parfaitement audibles à une dizaine de mètres de la muraille.

5 juillet ; observation de 19 heures à 19 h. 20. — Pas de nourrissages ; les adultes sont absents, je n'entends pas les jeunes.

6 juillet ; observation de 16 h. 15 à 16 h. 30. — Pas de manifestations, pas de cris au nid. Les jeunes se sont envolés dans la journée du 5 juillet avant 19 heures ou le 4 juillet après 18 h. 45. Départ probable : 5 juillet avant 19 heures.

Nid n° 1 : Deuxième couvée.

Parades, vols nuptiaux et une tentative de coït sont remarqués aux abords du nid le 13 juillet entre 8 heures et 8 h. 45. Les 20, 22 et 28 juillet, des entrées au nid sont remarquées à des intervalles très irréguliers, pas de proies visibles au bec. L'oiseau stationne longuement au nid (dix à quinze minutes).

1er août. — 7 h. 14, un adulte rentre au nid avec une tectrice blanche de poule (apport de matériau de revêtement interne) et ressort presque aussitôt. Aménagement du nid.

4 août, matinée. — Plusieurs entrées au nid sans proie visible au bec. 8 h. 9, entrée suivie de sortie immédiate avec évacuation de fèces. — Observation de 16 heures à 16 h. 50 : Apports de proies à l'intérieur du nid (sauterelles).

7 août ; observation de 15 h. 40 à 17 heures. — Apports de proies à l'intérieur du nid (sauterelles, un grillon) ; une évacuation de fèces. Après chaque nourrissage les jeunes crient dans le nid.

10 août ; observation de 6 h. 15 à 6 h. 55. — Apports identiques (sauterelles). Les jeunes crient à l'arrivée du nourrisseur. Deux évacuations de fèces.

11 août ; observation de 14 h. 40 à 15 h. 10. — Nourrissages identiques (sauterelles et deux chenilles vertes).

17 août ; observation de 7 heures à 7 h. 30. — Intervalles entre les nourrissages : quatre minutes. Proies : sauterelles. Les jeunes crient à l'arrivée du nourrisseur.

18 août ; observation de 9 h. 20 à 12 heures. — Nourrissages à l'intérieur du nid. Proies : sauterelles, dont quatre avec les ailes rouges bordées de noir, bien visibles aux jumelles (vraisemblablement de l'espèce *Oedipoda miniata*). Nourrissages à cadence accélérée ; intervalles : trois à quatre minutes. Évacuation de fèces. Les jeunes crient à chaque apport. — Observation de 16 heures à 18 h. 30 : Nourrissages depuis l'extérieur du nid (sauterelles) : les jeunes se présentent à l'entrée pour recevoir la becquée ; ils sont très forts. Évacuation de fèces.

20 et 21 août. — Pas de manifestations. Les abords du nid sont déserts. Pas d'adultes. Pas de cris de jeunes. Ils ont quitté le nid le 19 août.

Cycle d'élevage de la deuxième couvée : envol de la première couvée 5 juillet, départ de la deuxième 19 août, soit un intervalle de quarante-cinq jours.

Nid n° 2 : Première couvée

2 et 9 juin. — Le couple visite le nid. Pas de proies visibles au bec.

2 juillet. — 11 heures, pas de manifestation.

L'envol des jeunes a eu lieu dans la soirée du 1er juillet ou le 2 juillet avant 11 heures.

Nid n° 2 : Deuxième couvée.

13 juillet. — Présence du couple ; poursuites en vol ; un coït. Plusieurs visites au nid sont remarquées, les oiseaux y stationnent.

20 juillet. — Un apport de matériaux (deux herbes sèches). Aménagement du nid.

17 et 18 août. — Pas de manifestations, les juv. ont quitté le nid mais la date d'envol ne peut être précisée.

Nid n° 3 : Première couvée.

Nous avons eu connaissance de ce nid le 25 juin vers 8 heures où les allées et venues des adultes et les cris des jeunes ont attiré l'attention. Le nourrissage s'effectue depuis l'extérieur, les jeunes se présentent à l'orifice du trou d'entrée pour recevoir la becquée et reculent ensuite à l'intérieur. Deux jeunes se présentent ensemble à l'occasion d'un nourrissage et se montrent presque entièrement. Sujets bien emplumés, une sourcilière bien visible aux jumelles. Proies apportées : sauterelles.

L'envol a eu lieu dans la soirée du 25, ou le 26 avant 17 h. 30.

Nid n° 3 : Deuxième couvée.

30 juin. — 7 h. 30, présence du couple. Poursuites et vol nuptial ; un coït.

1er, 2 et 4 juillet. — Présence du couple. Visites du nid.

13 juillet. — 9 h. 10, une parade à côté du nid. Poursuites en vol. Stations prolongées à l'intérieur du nid.

22 juillet. — 8 heures, une parade ; deux coïts successifs. 8 h. 12, entrée au nid ; sortie, 8 h. 13. Le deuxième partenaire rentre au nid et ressort à 8 h. 14. 8 h. 17, nouvelle parade du ♂ face à la ♀ (oiseau plus terne), suivie d'une tentative de coït. Visite du nid par les deux oiseaux. 8 h. 30, le couple se tient sur le haut de la muraille. Nouvelle parade du ♂, la ♀ relève le croupion. Nouvelle copulation. Pendant l'instant du coït, les oiseaux ont les ailes écartées, le ♂ se maintient en équilibre en battant des ailes.

Envol des jeunes dans la journée du 4 août ou le 5 août avant 9 h. 40.

Cycle d'élevage de la deuxième couvée : date d'envol de la première couvée, 26 juin ; départ de la deuxième : 5 août ; intervalle : quarante jours.

Nid n° 4 : Première couvée.

12 mai. — 9 h. 30, présence du couple, qui visite le nid.

19 mai. — 8 h. 30, vol nuptial.

26 mai. — 8 heures, vol nuptial ; visite du nid.

22 juin. — Observation de 15 heures à 15 h. 20. Plusieurs entrées au nid, pas de proies visibles au bec.

25 juin. — Observation de 6 h. 30 à 6 h. 45. Apports de proies (sauterelles).

26 juin. — 7 h. 15, un jeune est observé criant dans l'herbe au ras de la muraille. Tenu en mains, puis relâché, il gagne d'un vol mal assuré une saillie des remparts (oiseau bien emplumé avec quelques plumes duveteuses sur le vertex). Deux autres jeunes sont posés sur le rebord de la haute muraille et crient sans arrêt.

Nid n° 4 : Deuxième couvée.

30 juin. — 6 h. 30, présence du couple. Poursuites et vols nuptiaux ; deux tentatives de coït. Le couple stationne devant le nid.

1er juillet. — 7 heures, visites du nid par les deux oiseaux.

20 juillet. — 6 h. 45, entrées au nid. Pas de proie visible au bec.

5 août. — Observation de 8 h. 50 à 9 h. 35. Pas de manifestations ni de cris. Les jeunes ont quitté le nid vraisemblablement le 5 août avant 8 h. 50.

Cycle de reproduction de la deuxième couvée : envol de la première couvée, 26 juin ; deuxième couvée, 5 août ; intervalle : quarante jours. Nid n° 3 : résultats identiques.

Le 22 juin 1957, un nid a été repéré dans un trou de la muraille d'appui de la tour Mipadre et des apports de proies

y ont été notés les 6, 7, 13 juillet et 7 et 10 août. Ce qui nous indique aussi que deux couvées y ont été élevées. Un nourrissage en dehors du nid a été remarqué le 11 août 1957 dans la campagne des environs de la Cité.

Il résulte de ces observations que :

a) l'espèce effectue normalement deux pontes annuelles ;

b) les deux parents nourrissent les jeunes ;

c) le début de l'élevage paraît s'effectuer par régurgitation ; nourrissage du jabot ;

d) les proies apportées sont constituées par des insectes ;

e) les défécations des jeunes au nid sont enlevées par les adultes nourrisseurs ;

f) les jeunes sont nourris après l'envol du nid ;

g) les nids sont réutilisés.

Les modalités d'élevage présentent une certaine analogie avec celles des moineaux friquet et domestique.

Grégarisme.

Après l'envol des premières couvées nous avons remarqué des rassemblements de jeunes dans les champs situés à proximité des lieux de nidification. A la fin août et au début septembre, ces rassemblements, grossis par les oiseaux de la deuxième couvée, sont plus importants et des bandes d'une vingtaine de sujets ont été vues ; il est alors impossible de distinguer les jeunes des adultes. En période hivernale nous avons observé le Soulcie cherchant sa pâture en compagnie de bandes hétérogènes de Fringilles.

Critères d'identification.

Les meilleurs caractères de terrain paraissent être : la voix, la marche, la raie sourcilière, la queue courte qui montre en vol les plages blanches des rectrices. La tache jaune n'est visible que sur les adultes et dans de bonnes conditions d'éclairement.

ESSAI DE DISTRIBUTION. — DATES DE NOS PREMIÈRES OBSERVATIONS

Département de l'Aude :

L'espèce a été signalée pour la première fois par F. Hüe (*Alauda*, 1947) : colonie nicheuse au château-fort de Saissac.

Carcassonne, ville, cité et environs ; Palaja (1953) : prédilection pour les remparts de la Cité (1957).

Castelnaudary : localité et abords immédiats compris entre la route de Revel, le chemin du stade et le canal du Midi (1954).

Bram : quartier périphérique W., parc avec de vieux arbres (1956).

Limoux : quartier de la gare et environs (campagne) (1956).

Brousses : nidification dans le bâtiment désaffecté de l'ancienne usine électrique sur la rive gauche de la Dure (1957).

Alet-les-Bains : localité, avec prédilection marquée pour les ruines de l'ancienne abbaye du XII[e] siècle (monument classé) (1957).

Département de la Haute-Garonne :

Fronsac : localité et plaine de Saint Cric (1950) ; canton de Saint-Béat.

Département de l'Hérault :

Saint-Chinian : localité, mais sans preuve de nidification (1957).

La distribution du Soulcie est irrégulière, sporadique et seulement par « plaques » (1), ce qui, par défaut d'observations suivies, peut laisser croire à son absence dans une zone où au contraire il est assez commun mais toujours localisé. Pour quelles raisons l'espèce n'est-elle pas uniformément distribuée dans une région présentant en apparence les mêmes conditions géologiques, climatiques et culturales ? Cette localisation, due vraisemblablement à des conditions spéciales d'adaptation et à l'influence du milieu, nous a toujours paru remarquable.

(1) N. MAYAUD : Mise à jour de l'Inventaire des Oiseaux de France, *Alauda*, 1953, p. 1.

INTRODUCTION A L'ETUDE DES OISEAUX DE HONG-KONG

par Roland de LA MOUSSAYE

Au cours d'une année passée à l'Université de Hong-Kong j'eus la chance d'être mis en contact, par le Cercle Biologique de Hong-Kong, avec un ornithologue éminent, F. WALKER, un des meilleurs travailleurs de terrain britanniques d'après-guerre. Il menait alors une enquête très approfondie sur l'avifaune de la Colonie. Je voudrais ici le remercier de son aide patiente.

Les quelques notes qui suivent n'ont pas la prétention d'être savantes et définitives ; elles ne sont qu'une introduction aux conditions très particulières de l'ornithologie de Hong-Kong.

*
* *

HONG-KONG se compose de deux parties distinctes : la Colonie, propriété de la Couronne, comprend l'île de Hong-Kong et la ville de Kowloon, sur la côte chinoise qui lui fait face ; les Territoires à Bail, sur le continent derrière Kowloon, sont loués à la Chine pour une période de 99 ans. La Colonie est à peu près de la superficie de la ville de Paris ; les Territoires de celle d'un département français.

Géologiquement, Hong Kong est un morceau du massif de la Chine du Sud ; des accidents tectoniques ont déterminé le relief, très marqué. La zone côtière, fortement échancrée, est bordée d'îlots rocheux de formes irrégulières.

Le climat est tropical en été, paléarctique en hiver, ce qui détermine un renouvellement cyclique de l'avifaune : indochinoise en été, sibérienne et japonaise en hiver. La migration, très importante, intéresse de nombreuses espèces nordiques.

L'île de Hong-Kong, volcanique, dressée au milieu des eaux bleues du Pacifique, est couverte d'un dense tapis végétal vert sombre de taillis bas et serré, faisant place au

bois dans les secteurs abrités. Les feuilles ne tombent pas, ou plutôt ne paraissent pas tomber, se renouvelant constamment.

Les conditions de travail y sont ingrates, la visibilité étant mauvaise et le déplacement difficile et bruyant. Les serpents abondent. Les chemins, peu nombreux, sont très empruntés. Le meilleur instrument de travail est la patience : un bon entraînement de l'oreille est indispensable.

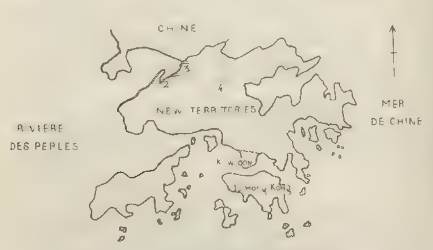


Fig. 1. — Carte du territoire de Hong Kong.
1. Mount Davis — 3. Mai-Po.
2. Yun-long. — 4. Lam-Tsun.

Le secteur que nous avons étudié intéressait le flanc Sud du mont Davis (en chinois Mo Hsing Ling, le « Mont qui Touche les Etoiles ») : il comprenait trois zones distinctes. La ceinture littorale, rocheuse, fortement découpée, encadrant une plage de sable, Sandy Beach. La zone médiane, couverte d'une végétation dense d'arbres, puis de taillis bas à mesure que l'altitude croît. Enfin le sommet couvert d'herbe. Les observations s'échelonnent d'octobre 1956 à mai 1957.

Le mont Davis ne constituant pas un sanctuaire privilégié, l'échantillonnage des espèces observées sur son flanc Sud paraît être représentatif de l'avifaune générale de l'île dans ses grandes lignes.

Les espèces résidant de façon permanente sont peu

nombreuses la nomenclature est celle de HERKLOTS (« Hong-Kong Birds », Hong-Kong, 1953). Les noms français ont été donnés, aussi souvent que possible, d'après DELACOUR et JABOUILLE (« Oiseaux de l'Indochine Française », 1931). Ce sont :

Pica pica sericea (Pie bavarde)

Cet oiseau est aussi répandu et voyant que son cousin d'Europe. Un couple avait édifié son nid au sommet d'un flamboyant, devant la villa. D'un naturel querelleur le ménage ne tolérait pas sur son territoire la présence d'intrus : je vis un jour l'un d'eux reconduire un couple de Corbeaux à gros bec, à la recherche d'un site de nidification, jusqu'à ses frontières, où ils furent pris en charge par les Pies voisines et finalement chassés au large.

Parus major commixtus (Mésange charbonnière)

Seule Mésange de la colonie, la forme locale est plus grise que l'européenne. Commun.

Dryonastes p. perspicillatus (Garrulaxe masqué)

Les Garrulax ont l'habitude de se réunir en groupes lâches d'une dizaine d'individus qui, dans un vacarme criard, explorent le sol sous la végétation basse. Leur bavardage bruyant, un des éléments les plus caractéristiques du paysage sonore de l'île, les ont fait surnommer par les Chinois : « les Sept Sœurs ». Très communs, ils sont cependant peu visibles, répugnant à quitter leurs abris et à voler à découvert.

Trochalopteron c. canorum (Garrulaxe hoamy)

Cet oiseau est célèbre dans toute la Chine pour la beauté de son chant. Son nom chinois « huamei » signifie « au beau sourcil peint ». Un des oiseaux de cage favori des Chinois, il est traité par eux avec un amour vigilant qui étonnerait l'Occidental propriétaire de canaris. Les meilleurs sujets, c'est à dire les plus beaux chanteurs, sont ceux qui ont été élevés dans des bambous. Dès qu'il atteint l'âge nécessaire, le jeune *Garrulax* est prélevé (et parfois remplacé par un huamei d'autre origine, que l'on revendra comme « garanti bambou »). L'heureux propriétaire l'entourera de soins attentifs. Chaque

jour, il l'emmènera prendre l'air hors de la ville, portant gravement la cage et marchant à pas comptés afin de ne pas secouer son protégé. Certains jours, des concours de chant sont organisés. Les amateurs installent leurs solistes dans des buissons voisins et c'est alors un bucolique concert, que les Chinois apprécient au plus haut point. Les vrais connaisseurs revendent les chanteurs après leur première année ou les relâchent, car leur voix n'est plus aussi pure.

De mœurs très cachées le Hoamy est un des oiseaux les plus difficiles à approcher de l'île ; il est pourtant commun sur toutes les collines.

Molpastes haemorrhous chrysorrhoides (Bulbul indien)
Pycnonotus s. sinensis (Bulbul de Chine)
Otocompsa j. jocosa (Bulbul orphée)

Les Bulbuls sont à Hong-Kong ce que les Mésanges sont à l'Occident et consolent l'ornithologue novice de ses déboires. L'élégant Bulbul orphée est celui que l'on aperçoit le plus souvent à l'entour des habitations. Le Bulbul de Chine est peut-être le plus commun des trois. Quant au Bulbul indien, il est plus discret et hante les collines peu fréquentées.

Copsychus saularis prosthopellus (Merle dyal)

Joli oiseau noir et blanc, aux mœurs vives, à la voix cristalline, le Merle dyal est fort apprécié des amateurs chinois. Les mêmes soins lui sont donnés qu'au Hoamy, et les mêmes concours sont organisés. Commun, de mœurs peu craintives.

Lanius s. schach (Pie-grièche Schach)

Comme l'a remarqué F. Walker, cet oiseau n'est pas aussi commun qu'on le pensait jusqu'à présent. Il résulte de nos observations que les effectifs résidents sont en réalité peu considérables et qu'ils sont renforcés l'hiver par un grand nombre de migrateurs.

Orthotomus sutorius longicauda (Fauvette couturière)

Cette Fauvette est commune, et se fait remarquer par son cri percutant et ses mœurs nerveuses. Elle construit un nid habilement cousu entre deux feuilles. Vaughan et Jones décrivent longuement sa construction.

Aethiopsar c. cristatellus (Martin huppé)

Encore un oiseau de cage apprécié, quoique fort mauvais chanteur. Les Martins huppés se déplacent à découvert, en bandes bruyantes, surtout l'hiver. Ils ne semblent pas être communs partout en tant que résidents et ne nichent pas dans la zone étudiée qu'ils visitent à la mauvaise saison.

Passer montanus saturatus (Moineau friquet)

Ils ont, à Hong Kong, pris le rôle et les habitudes urbaines de *Passer domesticus*. Très commun.

Zosterops s. simplex (Zosterops de Chine)

Ce joli et minuscule oiseau, émeraude et argent, est surtout commun en hiver. Son cri ressemble au tintement d'une mince clochette et, comme il se déplace en troupes, son passage se signale par un gracieux carillon. Agréable à l'œil et à l'oreille, il est également utile par la consommation qu'il fait d'insectes nuisibles.

Centropus s. sinensis (Grand Coucal)

Le Grand Coucal, ou Coq de Pagode, n'est pas très commun sur l'île. De mœurs très secrètes, il est, malgré sa taille à peu près celle d'une Pie, rarement aperçu du profane. Il se signale par un mugissement de sirène qu'il aime à rythmer en gammes descendantes et ascendantes. Il vole rarement à découvert mais, contrairement à ce que dit HERKLOTS, vole bien et sans lourdeur. L'observation d'HERKLOTS qui écrit « Je n'ai vu l'oiseau se percher que très rarement, et pour peu de temps » paraît également discutable. A la saison des amours, le Coucal se perche volontiers, afin de faire ses gammes vocales ; un couple m'est apparu rester sur une grosse branche plus d'une heure.

Le Coucal est très recherché des Chinois, qui attribuent à sa chair des qualités aphrodisiaques remarquables. On sait que les Célestes sont très friands de ces produits ; rappelons incidemment que le rhinocéros asiatique est en voie de disparition en raison des prix fabuleux que les Chinois sont disposés à donner pour les morceaux de sa corne, douée des mêmes propriétés.

Milvus migrans lineatus (Milan à oreillons noirs)

Très commun en hiver, ce Milan n'a pas encore pris en charge la voirie municipale, comme ses cousins du Moyen Orient. Il aime à grappiller à la surface de l'eau les divers déchets que l'intense activité du port y rejette.

Les effectifs diminuent considérablement au printemps. Le secteur du cap de Pokfulam ne paraissait héberger qu'un seul couple nidificateur.

Streptopelia c. chinensis (Tourterelle tigrine)

Très commun partout.

Francolinus p. pintadeanus (Francolin de Chine)

Quoique répandu sur les collines, le Francolin est très rarement aperçu. Il se signale au printemps par son chant, que les Anglais traduisent par « Come to the Peak, Ha, Ha ! ».

Sept autres espèces, résidentes dans l'île, ont été également observées sur le flanc du mont Davis, sans y être communes :

Myophonus c. coeruleus (Grive siffleuse violette)

Commune dans le lit des torrents. Son coup de sifflet est caractéristique et signale l'oiseau : on aperçoit un instant miroiter dans le soleil les reflets violets de ses ailes.

Urocissa e. erythrorhyncha (Pie bleue occipitale)

Peut-être le plus bel oiseau de l'île. Voir la planche, un peu raide, de GRONVOLD (Oiseaux d'Indochine, IV, 276) et celle, plus artistique, de A. M. HUGHES (Hong-Kong Birds, p. 14).

Cet oiseau est le héros d'une belle légende chinoise, qui lui assure une durable popularité. Au cours d'une randonnée terrestre, une des filles du dieu de la Cuisine, célébrité du Panthéon chinois, était tombée amoureuse d'un simple paysan. Mécontente, la Reine du Ciel les changea tous deux en étoiles : elle devint la Tisseuse Céleste, sise à Véga, et lui le Berger, établi en Altair. Entre Véga et Altair elle traça la

Voie Lactée, séparant inexorablement les celestes amants. Cependant, le 7e jour de la 7e lune, toutes les Pies du monde, les noires et les bleues, prennent partie et forment à travers la Voie Lactée le *Grand Pont des Oiseaux* qui permet à la Tisseuse de rejoindre le Berger. A la fin du jour, elle regagne Vega, les oiseaux se dispersent. Quiconque s'asseoit entre minuit et l'aube sous un plant de vigne peut entendre pleurer les amants, séparés pour une année nouvelle (d'après le Colonel V. BURKHARDT).

Dicaeum cruentatum coccineum (Dicée à dos rouge)

Ce précieux petit oiseau tropical, écarlate et noir, est relativement commun en hiver. Il niche au Jardin botanique.

Psittacula krameri borealis (Perruche à collier)

Introduite dans des circonstances mystérieuses au début de ce siècle, il existe actuellement à Hong Kong une bande résidente d'une trentaine de ces Perruches, qui décrivent dans le ciel des arabesques élégantes.

DELACOUR II, 153, donne pour distribution normale : « Du Sikkim à l'Assam, l'est du Bengale, la Birmanie, le Pégou et les Etats Shan ».

Halcyon smyrnensis fusca (Alcyon à poitrine blanche

Un couple est résident entre le Cap et Sandy Beach. Les évolutions de cet oiseau s'accompagnent de cris perçants. Il fréquente indifféremment les zones humides et les bois.

Alcedo atthis bengalensis (Martin-pêcheur)

Une seule observation.

Haliaëtus leucogaster (Pygargue à ventre blanc)

Un couple de ces oiseaux paraît nicher aux environs de l'île. On le voit souvent sur la côte orientale, plus rarement ailleurs. J'ai eu la chance d'admirer ces Aigles au sommet du Mont d'Aguilar, alors qu'ils planaient en contre-bas, leur claire livrée de blanc et gris se détachait sur l'outremer des flots et les teintes plus mates des îles innombrables qui les parsemaient.

En hiver, un fort contingent de visiteurs vient augmenter les effectifs des espèces précitées et en ajouter de nouvelles.

Corvus macrorhynchus colonorum (Corbeau à gros bec)

Corvus torquatus **(Corbeau à collier blanc)**

Leiothrix l. lutea **(Leiothrix jaune)**

Il est maintenant admis que ce ravissant oiseau visite régulièrement la colonie. Il ne semble pas s'agir, comme le pensait HERKLOTS, de sujets échappés.

Turdus hortulorum **(Merle à dos gris)**
Turdus c. cardis **(Merle japonais)**

Quoique très farouches, ces Grives se laissent observer si l'on connaît leurs habitudes. La qualification de « rare » que HERKLOTS attribue à *Turdus c. cardis* est discutable. Cet oiseau est commun et paraît même l'être plus que *Turdus hortulorum*. Le 30 mars, un mâle en migration a été observé chantant.

Monticola solitarius pandoo (Merle bleu)

Un mâle en migration a été observé chantant le 28 mars.

Monticola p. philippensis **(Merle de roche bleu)**

Phoenicurus a. auroreus (Rouge-queue aurore)

Calliope calliope (Calliope sibérienne)

Un mâle en migration observé chantant le 8 avril.

Eumyas t. thalassina (Gobe-mouches vert-de-gris)

Une mention spéciale doit être faite de cet oiseau. On supposait jusqu'à présent qu'il était, selon les termes d'HERKLOTS, « Migrateur, peut-être visiteur d'hiver ». La présence régulière d'un *Eumyas* au cours du mois de février 1957 dans les jardins de l'Université incite à biffer ce « peut-être ». Il n'a pas été observé, par contre, au mont Davis.

C'est un spectacle inoubliable de voir le plumage de cet oiseau, aux reflets vert métallique, miroiter au soleil parmi les fleurs roses des pêchers.

Muscicapa parva albicilla (Gobe-mouches nain)

Deux individus ont hiverné, en compagnie du Gobe-mouches vert de gris, dans les jardins de l'Université. Pas d'observation pour les Felix Villas.

Saxicola torquata Stejnegeri (Traquet pâtre)

Phylloscopus p. proregulus (Pouillot roitelet)
Phylloscopus i. inornatus (Pouillot à grands sourcils)

HERKLOTS qualifie *proregulus* d' « abondant », et *inornatus* de « visiteur d'hiver occasionnel ». Il résulte de nos observations, corroborées par celles de E. WALKER, dans les Territoires, que c'est le contraire qui semble se produire.

Emberiza f. fucata (Bruant à tête grise)
Emberiza pusilla (Bruant nain)
Emberiza s. spodocephala (Bruant masqué)

Ce dernier est le plus commun.

Motacilla ocularis (Bergeronnette aux yeux barrés)
Motacilla lugubris leucopsis (Bergeronnette de Yarell)
Motacilla cinerea caspica (Bergeronnette boarule)

Cinerea est la plus rare. Observée sur la côte rocheuse.

Anthus H. Hodogsoni (Pipit indien)
Anthus R. Richardi (Pipit de Richard)

Caprimulgus indicus jotaka (Engoulevent indien)

En février, un Engoulevent indien a établi chaque soir ses quartiers au milieu de la route du Cap, guettant les insectes attirés par la lueur des réverbères. Très confiant, il prit rapidement l'habitude de mes visites quotidiennes, me laissant approcher à quelques pas et le détailler à loisir.

Otus bakkamoena glabripes (Scops à collier)

Peut-être moins répandu que ne le pensait HERKLOTS.

Buteo b. burmanicus (Buse japonaise)

Accipiter g. gularis (Epervier japonais)

Larus argentatus (Goéland argenté)

Les deux formes, à pattes jaunes et à pattes roses, sont également rencontrées. La Mouette rieuse, très commune à Macao, ne paraît pas traverser la Rivière des Perles.

Tringa hypoleucos (Chevalier guignette)

Demiegretta sacra (Héron des récifs)

Ce Héron, de mœurs solitaires, chasse les crabes sur la côte rocheuse, à la limite des vagues ; il ne fréquente pas les eaux douces.

La migration amène quantité d'espèces, dont certaines paraissent passer seulement, se reposant sur l'île quelques heures ou quelques jours. En dehors des visiteurs d'hiver indiqués ci-dessus, mentionnons :

Turdus obscurus (Grive obscure) ; *Turdus pallidus* (Grive pâle) ; *Larvivora sibilans* (Rossignol siffleur), 1re *observation pour l'île* ; *Alseonax latirostris poonensis* (Gobe-mouches brun) ; *Tchitrea Incei* (Gobe-mouches de paradis chinois) ; *Pericrocotus cinereus* (Minivet migrateur) ; *Oreopneuste f. fuscata* (Pouillot brun) ; *Urosphena squameiceps* (Fauvette à courte queue) ; *Prinia inornata extensicauda* (Fauvette-roitelet modeste) ; *Carpodacus erythrinus roseatus* (Roselin cramoisi) ; *Hirundo rustica gutturalis* (Hirondelle de cheminée) ; *Micropus p. pacificus* (Martinet à croupion blanc) ; *Tringa glareola* (Chevalier sylvain), 1re *observation pour l'île* ; *Ardeola bacchus* (Crabier chinois) ; *Nycticorax n. nycticorax* (Héron bihoreau), 1re *observation pour l'île*.

L'été tropical entraîne le retrait des espèces paléarctiques et une sensible diminution du nombre des résidents, mal compensée par la venue des espèces suivantes :

Oriolus chinensis diffusus (Loriot de Chine), commun ; *Sturnia sinensis* (Martin de Chine), commun ; *Uroloncha punctulata topela* (Damier), commun ; *Chloris s. sinica* (Verdier chinois) ; *Cacomantis merulinus querulus* (Coucou plaintif) ; *Hirundo rustica gutturalis* (Hirondelle de cheminée), commun ; *Micropus affinis subfurcatus* (Martinet des maisons), commun ; *Chibia hottentotta brevirostris* (Drongo à crinière).

Eudynamis scolopaceus chinensis (Koel)

Cet oiseau excelle dans les compositions et les imitations vocales les plus inattendues et manifeste, de plus, un excellent talent de ventriloque. C'est le pire ennemi de l'ornithologue de terrain, même le plus exercé, qu'il s'amuse à faire sursauter d'émotion pour ensuite le décevoir cruellement. On ruse pour s'approcher de l'oiseau mystérieux qui vient de crier, on progresse avec un soin infini, on se déchire aux fourrés, pour voir enfin s'enfuir à distance un Koel moqueur.

Megalaima v. virens (Barbu géant)

Le Barbu géant est un des oiseaux les plus mystérieux de la Colonie. Il se tient, isolé ou par couple, au sommet des arbres, se fige dans une pose hiératique, puis, des heures durant, lance son cri d'oiseau nocturne aux résonances étranges, et dont la répétition monotone glace le sang des âmes crédules qui pensent que le Barbu géant « hullule au sang ».

L'année dernière, un dentiste connu a dû déménager à grands frais, un groupe de Barbus ayant élu domicile dans les arbres voisins de son cabinet : leurs lugubres concerts, répétés à longueur de journée, l'avaient rendu nerveux, et les patients en subissaient les conséquences !

Haliaetus albicilla (Pigargue à queue blanche)
Stercorarius pomarinus (Labbe pomarin)

Une tempête amena, en octobre, un Pygargue à queue blanche, oiseau rare à Hong-Kong, et, en février, un Labbe pomarin, dont c'était la première observation pour la Colonie. Je me trouvais sur la terrasse de la villa, peu avant l'heure du déjeuner. La visibilité était limitée par le brouillard, et le vent soufflait encore avec une certaine violence. Espérant une nouvelle visite du rare Pygargue à queue blanche, je fouillais l'air dans la direction de la Rivière des Perles. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir dans le champ des jumelles un Labbe, se rapprochant de la côte à une vitesse étonnante. Devant les villas, il changea de direction et disparut vers le Nord. La littérature consultée n'indiquait pas de limite sud à la distribution des Labbes ; elle signalait que le Labbe pomarin était commun au Japon. Sans doute les tempêtes

avaient-elles chassé cet individu vers le sud, ou bien s'agissait-il d'erratisme hivernal ? Le peu de détails que nous possédons sur les Labbes (au moins en Asie) ne permet pas de trancher.

*
* *

Si l'île de Hong Kong, relativement bien aménagée, supporte un peuplement dense, les NOUVEAUX TERRITOIRES, très érodés, au sol ingrat, sont peu habités. Quelques villages de pêcheurs, sur les côtes et les îles ; d'autres villages, souvent anciens, à proximité des zones irrigables consacrées à la culture du riz.

Paradoxalement, le faible peuplement des Territoires ne favorise pas l'avifaune, qui souffre, elle aussi, de la pauvreté de la végétation. Deux zones apparaissent comme privilégiées.

La première est une vallée naguère fermée, parcourue par un torrent assez large, aménagée en rizières en échelle, en pâtures vagues, en jardins de fleurs ; coupée de villages, ponctués chacun d'un bois communal généralement dense. C'est la vallée de Lam Tsun (litt. « les villages boisés »), relais favori des migrateurs terrestres.

La seconde zone est formée de sols marécageux, à proximité de l'estuaire de la Rivière des Perles, face à Macao. Une partie a été régularisée en rizières minutieusement irriguées ; l'autre est demeurée en marais vagues, sillonnés de digues menant aux petits villages de pêcheurs disséminés çà et là.

Rizières de Yung Long, marais de Mai Po constituent une sorte de paradis des migrateurs aquatiques, et particulièrement des Limicoles.

Rappelons que les Chinois, fort adroits au piégeage, ne paraissent s'intéresser qu'aux oiseaux chanteurs et de cage, et négligent les Limicoles. L'usage du fusil n'est que rarement autorisé.

L'été les marais sont inabordables ; le riz croît dans une atmosphère de serre chaude ; la moindre promenade est un effort épuisant ; l'avifaune, raréfiée, ne justifie pas le travail de terrain. Elle se compose, en dehors des quatre espèces de Martins-pêcheurs, ornements des marais l'été : le Martin-pêcheur ordinaire, le Martin-pêcheur pie, l'Alcyon à poitrine blanche et le somptueux Alcyon à calotte noire, de quelques

Ardéidés, de quelques oiseaux de marais tapis dans la mangrove même, et des espèces résidentes déjà énumérées — peut-être une trentaine en tout. Les effectifs en sont d'ailleurs réduits.

La situation évolue brusquement à partir d'octobre ; le flot pressé des migrateurs s'abat sur les rizières, s'y cache à l'abri des rapaces très nombreux ; les bois communaux sont visités par quantités de Sylviidés, des Grives en abondance ; les vasières, découvertes à marée basse, sont littéralement tapissées de Limicoles, très peu craintifs. Pendant sept mois l'ornithologue, surmené, dispose à peine du temps de classer ses notes, tant est grande la diversité des espèces présentes ; toujours, dans le nombre, quelque oiseau étrange qui ne se trouve pas dans les manuels : il faudra de longues recherches pour l'identifier. Les Aigles immatures, très nombreux, défient la perspicacité ; de même les Grives, qui se présentent dans toutes les phases possibles de plumage ; sans parler des Pouillots.

Une bonne moitié des espèces de passage au cours des deux migrations, ou résidentes d'hiver, provient de la zone paléarctique. Il est des moments où l'ornithologue se croirait en quelque zone privilégiée d'Europe occidentale, comme le jour où une Cisticole vint se réfugier dans nos jambes pour échapper à un Emerillon, ou lorsque nous approchâmes à quelques pas d'un petit enclos muré de levées de terre sur lequel reposaient côte à côte un superbe mâle de Pèlerin, et un autre, non moins superbe, de Hobereau ; ou encore quand nous vîmes un grand Aigle criard, agacé par une Buse, fondre sur elle, les ailes fermées, dans la silhouette de l'aigle héraldique.

Voici le nom des espèces « européennes » — il n'a pas été tenu compte des formes sous-spécifiques — qui constituent près de la moitié des cent soixante quatorze espèces qu'il nous a été donné d'observer à Hong-Kong, d'octobre 1956 à mai 1957 :

Podiceps cristatus, Grèbe huppé
Podiceps ruficollis, Grèbe castagneux
Phalacrocorax carbo, Grand cormoran
Ardea cinerea, Héron cendré
Ardea purpurea, Héron pourpré
Egretta garzetta, Aigrette garzette
Egretta alba, Grande aigrette
Nycticorax nycticorax, Héron bihoreau
Anas crecca, Sarcelle d'hiver
Anas penelope, Canard siffleur
Anas acuta, Canard pilet
Aquila chrysaëtos, Aigle royal
Aquila clanga, Aigle criard
Buteo buteo, Buse variable
Accipiter nisus, Epervier
Milvus migrans, Milan noir
Haliaeetus albicilla, Pygargue à queue blanche
Circus aeruginosus, Busard harpaye
Circus cyaneus, Busard Saint-Martin

Pandion haliaëtus, Balbuzard
Falco peregrinus, Pèlerin
Falco subbuteo, Hobereau
Falco columbarius, Emerillon
Falco tinnunculus, Crécerelle
Charadrius hiaticula, Grand gravelot
Charadrius dubius, Petit gravelot
Charadrius alexandrinus, Gravelot à collier interrompu
Charadrius squatarola, Pluvier argenté
Bécassines (species ?)
Numenius arquatus, Courlis cendré
Tringa ochropus, Chevalier culblanc
Tringa glareola, Chevalier sylvain
Tringa hypoleucos, Chevalier guignette
Tringa totanus, Chevalier gambette
Tringa nebularia, Chevalier aboyeur
Tringa stagnatilis, Chevalier stagnatile
Xenus cinerea, Bargette de Terek
Calidris canutus, Bécasseau maubèche
Calidris melanotos, Bécasseau tacheté
Calidris alpina, Bécasseau variable
Calidris ferruginea, Bécasseau cocorli
Crocethia alba, Bécasseau sanderling
Limicola falcinellus, Bécasseau falcinelle
Larus argentatus, Goéland argenté
Larus ridibundus, Mouette rieuse
Chlidonias hybrida, Guifette moustac
Chlidonias leucopterus, Guifette leucoptère
Alcedo atthis, Martin-pêcheur
Jynx torquilla, Torcol
Alauda arvensis, Alouette des champs
Hirundo rustica, Hirondelle de cheminée
Delichon urbica, Hirondelle de fenêtre
Riparia riparia, Hirondelle de rivage
Pica pica, Pie bavarde
Garrulus glandarius, Geai des chênes
Parus major, Mésange charbonnière
Turdus pallidus, Grive obscure
Turdus merula, Merle noir
Monticola solitarius, Merle bleu
Saxicola torquata, Traquet pâtre
Tarsiger cyanurus, Rossignol à flancs roux
Luscinia suecica, Gorge bleue
Phylloscopus inornatus, Pouillot à grands sourcils
Anthus Richardi, Pipit de Richard
Carpodacus erythrinus, Roselin cramoisi
Passer montanus, Moineau friquet

En dehors de ces oiseaux familiers, qui forment le gros de la migration, apparaissent plus ou moins régulièrement des espèces exotiques, souvent inédites, qui sont le sel de l'ornithologie. Nous avons par exemple, cette année, en sus du Labbe Pomarin, identifié trois espèces nouvelles pour la Colonie, à savoir :

a) *Amandava amandava*, Bengali rouge ;
b) *Larvivora sibilans*, Rossignol siffleur ;
c) *Clamator coromandus*, Oxylophe à collier blanc ;

a) Le 11 novembre 1956, vers huit heures du matin, en compagnie de F. WALKER et de mon épouse, tous deux dûment armés de jumelles, je quittais Yun Long et me dirigeais vers la zone des rizières. En novembre, le ciel est clair, la lumière très pure : le coefficient d'humidité est à son minimum. Les rayons du soleil dorent les derniers riz sur pied que les paysannes Hakka, de noir vêtues, s'affairent à moissonner. Là se réfugient les passereaux, à l'abri des nombreux rapaces qui suivent leur migration, et du regard curieux de l'ornithologue.

Une volée de minuscules oiseaux qui fuyaient à notre approche attira notre attention ; par leur taille, ils auraient paru être des Dicees, mais les Dicees sont arboricoles. Une

analyse patente — un oiseau de la volée paraissait de temps à autre en évidence, agrippé à une tige de riz — nous permit de prendre notes et croquis.

Voici ce que je notai, sur le terrain : « Mâle : parties inférieures et croupion vermillon vif, avec partout des petites taches rondes blanches bien nettes. Parties supérieures brunes. Ailes brunes, tachetées de blanc. Queue très courte noirâtre. Bec fort et rouge. Pattes jaunes. Taille d'une Dicée. Femelle : moins brillante. Parties inférieures jaunâtres. Dessus, ailes, croupion et queue comme chez le mâle. — Vol direct. »

L'identification de ces oiseaux comme *Amandava a.* [illegible] était aisée. L'importance de la volée excluait l'hypothèse de l'oiseau de cage échappé. Les couleurs des Bengalis de cage sont d'ailleurs nettement plus ternes, les points blancs moins nets.

b) Le 27 janvier 1957, en compagnie de F. Walker et du Lieutenant Sergeant, je traversais la vallée de Lam Tsuen, à la recherche des visiteurs d'hiver que les bois communaux recèlent en abondance, quand F. Walker attira notre attention sur un petit oiseau brun, de la taille d'un Rouge-gorge, qui sautillait à terre sous des buissons bas. Il fallut admettre que cet oiseau nous était inconnu.

Pendant que Walker prenait des croquis, je notais les caractères de terrain : « Taille et comportement du Rouge-gorge. Dessus brun. Dessous blanc. Bavette blanchâtre finement vermiculée de brun. Pattes longues et brunes. Ailes brunes avec une teinte rougeâtre. Queue brun roux, souvent relevée. Sautille sous les buissons bas, fourrageant dans les feuilles, etc... Assez familier. »

Des recherches subséquentes ne donnèrent aucun résultat : ni Herklots, ni Caldwell, ni La Touche, ni Robinson ne donnaient d'indications satisfaisantes. Nous revîmes souvent l'oiseau dans le même biotope.

La clé nous fut donnée quelques semaines plus tard par le livre de Kobayashi, que je reçus de Tokyo. Il s'agissait de *Larvivora sibilans*, oiseau très mal connu, même au Japon.

Le 18 avril, et pour quelques jours, j'eus le plaisir de le trouver sur l'île, près de la villa. Un peu plus tard, intrigués par un chant cristallin, inconnu de nous, nous découvrîmes qu'il émanait de *Larvivora sibilans* ; nous pûmes alors cons-

tater qu'il traversait Hong-Kong en assez grand nombre, et qu'on pouvait l'y considérer comme commun, surtout au passage.

« Le 13 avril 1937, enfin, avec WALKER, nous terminions une décevante matinée dans la vallée de Lam Tsun. La chaleur très humide nous rendait difficile le moindre mouvement : d'innombrables moustiques, malgré les lotions dont nous étions oints, nous empêchaient de rester à l'ombre. Découragés par ces conditions ingrates — nous n'avions rien vu d'intéressant — nous nous reposions en plein soleil, à mi-flanc d'une colline, dominant un bois communal, quand nous aperçûmes au sommet d'un grand arbre un étrange et bel oiseau, inconnu de nous.

« Un grand oiseau à l'allure d'un Coucou. Dessus noir, ailes marron. Côté de la tête noir avec un collier blanc derrière le cou. Huppe noire proéminente. Menton, gorge et poitrine marron. Dessous blanc. Bec noir. Pattes brun-gris. »

L'aspect caractéristique de cet oiseau nous permit de l'identifier rapidement : il s'agissait de *Clamator coromandus*, oiseau nouveau pour Hong-Kong.

*
* *

Il faut remarquer la quasi-absence de certaines familles, fort bien représentées en Chine, notamment : *Ciconiidés*, *Anatidés*, *Gruidés*. Le cas le plus notable est celui des *Picidés*, dont il n'existe pas une seule espèce à Hong-Kong.

On le voit, le grand intérêt de l'ornithologie à Hong-Kong réside dans une physionomie très originale de l'avifaune, qui n'est ni complètement exotique, ni tout à fait familière, et qu'on ne peut guère fixer définitivement, chaque migration amenant ses surprises.

Souhaitons que la croissance constante de la population chinoise de la Colonie ne vienne pas compromettre l'intérêt de ce relais favorisé de la migration littorale asiatique.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

VAUGHAN et JONES, 1913. — The Birds of Hong-Kong, Macao, etc... *Ibis*.
CALDWELL et CALDWELL, 1931. — South China Birds.
LA TOUCHE, 1925-1934. — Handbook of the Birds of Eastern China, 2 vol.
ROBINSON et CHASEN, 1927-1939. — The Birds of the Malay Peninsula. 4 vol.

DELACOUR et JABOUILLE, 1931. — Oiseaux de l'Indochine Française. 4 vol.
JABOUILLE, 1935. — Une collection d'oiseaux du Territoire de Kouang-Tcheou-wan. *O.R.F.O*
. H. SHAW, 1936. — Birds of the Hopei province. *Zoologica sinica*.
HERKLOTS et al., 1930-1941. — Hong-Kong Naturalist. 10 vol.
HERKLOTS, 1953. — Birds of Hong Kong.
WITHERBY et al., 1945. — Handbook of British Birds. 5 vol.
CHENG TSO-HSIN, 1952. — Avifaune de la Chine (en chinois).
PETERSON, MOUNTFORT, HOLLOM, 1954. — Guide des oiseaux d'Europe.
DOVE et GOODHART, 1955. — Field observations from the Colony of Hong-Kong. *Ibis*.
KOBAYASHI, 1956. — Birds of Japan.

OBSERVATIONS ORNITHOLOGIQUES DANS LE CENTRE ET LE SUD DU DÉPARTEMENT DE L'AUBE

par M. CUISIN

Les notes qui suivent ont été prises au cours de séjours effectués en toutes saisons aux Riceys de 1951 à 1956 et à Lusigny-sur-Barse de 1945 à 1955, surtout en été. La comparaison de l'avifaune de ces deux localités est intéressante du fait qu'elles se trouvent dans deux paysages géologiquement différents et que, par conséquent, les biotopes disponibles pour les oiseaux s'avèrent également très variés.

La région des Riceys se trouve au début de la zone calcaire appelée Tonnerrois, qui fait suite au Barrois. Le relief est accusé, les vallées se trouvant separées par des plateaux horizontaux et secs ; à titre d'exemple, celle de la Laignes est à 180 mètres et les plateaux qui l'entourent atteignent 340 mètres.

Sur ceux-ci, les friches sont fréquentes et les pelouses portent des végétaux que l'on ne retrouvera pas en Champagne humide : Pulsatille, Polygala, Globulaire, Gentiane bleue, Gentiane croisette, Grande Gentiane jaune, Genévrier et des Orchidées de terrain sec comme *Loroglossum hircinum*. D'autre part, des plantations de pins noirs d'Autriche et de pins sylvestres couvrent une très grande partie des terrains caillouteux ; ces arbres n'ont d'ailleurs pas une taille élevée et restent rabougris. Certains plateaux sont couverts par des bois de chênes et hêtres qui se rattachent au massif de Clairvaux. Le Cormier, le Camerisier à balai n'y sont pas rares.

Peu de ruisseaux, mais à eau claire ; certains sont intermittents, ne coulant que de l'automne au printemps. L'importance des zones arides relègue beaucoup de cultures dans les vallées ; la prairie permanente est un élément du paysage qu'on ne trouve guère qu'au long des cours d'eau. La vigne occupe nombre de versants favorablement orientés.

A 30 kilomètres au nord, la région de Lusigny-sur-Barse contraste profondément avec le sud du département ; c'est

une contrée plus vivante, presque une petite Normandie avec ses nombreux pâturages, les vergers de pommiers entourant les villages. Zone de sables argileux, les ondulations de terrain y ont peu d'ampleur. L'eau se trouve partout : de nombreux étangs émaillent les forêts de Larivour et du Grand-Orient ; la Barse a plusieurs petits affluents aux flots boueux et au débit lent. La campagne se caractérise, outre les prairies et les forêts, par des plantations de peupliers noirs qui limitent l'horizon, autrement assez vaste. En forêt, pas de conifères, et le hêtre n'est guère abondant. Peu de plantes très particulières dans les prairies, ce sont celles que l'on voit un peu partout : Aigremoines, Jacobées, Grandes Marguerites, Renoncules, Mille Feuilles et Cardamines, etc.

La liste d'oiseaux présentée ci-dessous ne prétend pas être exhaustive, certains biotopes n'ayant été étudiés que superficiellement et mes séjours n'ayant pas toujours coïncidé avec la période de nidification. Néanmoins, j'indiquerai le statut des oiseaux existant dans une région et manquant dans l'autre ou de ceux dont l'abondance diffère notablement dans l'une ou l'autre des localités.

Grèbe castagneux, *Podiceps ruficollis* L. — Niche aux étangs de la forêt de Larivour et aussi sur la Laignes, dont le cours atteint 8 à 10 mètres de large en certains endroits.

Grèbe huppé, *Podiceps cristatus* (L.). — Jamais vu sur les quatre principaux étangs de la forêt de Larivour (leur taille va de 6 à 68 hectares et une épaisse végétation les encombre).

Héron cendré, *Ardea cinerea* L. — Espèce souvent présente au voisinage des étangs de la forêt de Larivour ; en automne, par petits groupes dans les vastes prairies de la plaine : six le 30 octobre 1952, quatre le lendemain (peut-être bien les mêmes). Aux Riceys, des isolés viennent au bord de la rivière : trois de février à octobre 1953.

Milan royal, *Milvus milvus* (L.). — Fréquemment observé à l'automne de 1949 auprès de Lusigny, survolant les pacages en lisière de la forêt de Larivour : 7 septembre : un ; 9 septembre : trois ; 14 septembre : un ; 3 octobre : un ; 5 octobre : deux ; 31 octobre : un.

Trois observations à la migration de printemps en 1953 :

un le 1er mars à Bligny (entre Bar sur Aube et Bar sur Seine) ; un le 8 mars à Lusigny ; un le 13 mars aux Riceys.

Deux autres rencontres : un oiseau le 21 août 1945 à Lusigny et un le 13 juillet 1953 à quelques kilomètres des Riceys.

Busards. — Absents aux Riceys. A Lusigny, quelques observations rapides d'oiseaux survolant la végétation des étangs de la forêt :

Busard harpaye, *Circus aeruginosus* (L.). — Deux individus le 23 septembre 1949 ; d'après la coloration (plumage entièrement brun foncé, tête jaunâtre) probablement des jeunes.

Busard saint-martin ou montagu. (?) — Je n'ai vu que des femelles isolées, d'où le manque de détermination précise : un individu les 3 et 19 septembre et 2 octobre 1949.

Faucon hobereau, *Falco subbuteo* L. — Cette espèce a été notée en août 1951, observée en 1952 et 1953, mais c'est seulement en 1954 que sa nidification fut prouvée par la découverte d'un nid contenant deux jeunes prêts à l'envol le 12 août. Certes j'avais déjà vu en 1951 des immatures, reconnaissables à leur comportement et à leur plumage, car il m'a été possible de les observer pendant de longs moments à environ 30 mètres. Le plus souvent, d'ailleurs, je les repérais quand ils se perchaient sur un pin ou un mélèze dominant la végétation et grâce aux broussailles du sous-bois, l'approche se trouvait grandement facilitée, les cris permettant la localisation à grande distance.

C'est ainsi que le 8 septembre 1952, j'en avais trois sur un pin mort ; deux passaient leur temps à examiner les environs en tournant la tête sans arrêt, le troisième lissait son plumage. Le 11 septembre deux oiseaux occupaient le même arbre ; ils partirent et quelques minutes plus tard un adulte arriva portant dans ses serres une Hirondelle de cheminée. Il commença à la becqueter, mais l'irruption de deux Geais poursuivant dans les arbustes ce qui devait être un Epervier le fit s'envoler. Peu après, il reprenait sa place et, maintenant la proie dans ses doigts, arracha les plumes. Le repas proprement dit dura 18 minutes. Ayant essuyé son bec sur la branche, le Faucon fit une brève toilette (ailes, poitrine, gorge) et prit une position d'attente.

Je n'ai pas assisté à la chasse complète du Hobereau, c'est-à-dire à une attaque couronnée de succès, mais je l'ai surpris en train de poursuivre des passereaux : le 8 septembre 1952, au-dessus d'une route proche de la zone de nidification, un Hobereau fonce deux fois sur des Hirondelles de cheminée ; celles-ci réagissent en se dispersant et en lançant leur cri d'alarme, bref et bisyllabique.

Aux Riceys, les Faucons hobereaux fréquentent un bois de pins largement mêlé de feuillus et qui couvre un plateau, donc sur terrain sec. Pins sylvestres et pins noirs y forment localement des peuplements lâches avec sous-bois touffu de prunelliers, petits chênes, érables champêtres, ces arbustes ne dépassant guère 4 mètres. Le site du nid se trouvait précisément dans l'un de ces fouillis dominé par des pins sylvestres de 15 à 18 mètres, espacés de 20 à 30 mètres. C'est au sommet de l'un de ceux-ci que le nid était placé, dans la touffe de branches naissant aux deux tiers du tronc. Les deux jeunes Faucons qui s'y trouvaient passaient leur journée en toilettes, exercices de vol et repos. L'arbre n'était qu'à une vingtaine de mètres des champs et à distance égale d'une coupe ménagée pour le passage d'une ligne électrique à haute tension.

En 1953, les Hobereaux étaient encore présents le 23 septembre, mais disparurent dès le lendemain.

Râle d'eau, *Rallus aquaticus* L. — Aux Riceys, observé dans un fouillis de joncs et iris encombrant le cours de la Laignes, large de 10 mètres à cet endroit.

Poule d'eau, *Gallinula chloropus* (L.). — Présente sur la Laignes et à Lusigny.

Foulque noire, *Fulica atra* L. — A Lusigny, il n'y a pas de population importante, sauf à l'étang de la Morge, le plus vaste de la région.

Hibou petit-duc, *Otus scops* (L.). — Jusqu'à présent, je n'ai pas encore rencontré cette espèce en vie. Le seul exemplaire trouvé était mort depuis plusieurs jours, coincé dans un grillage garnissant une fenêtre de l'église de Bragelogne à 10 kilomètres à l'ouest des Riceys : 22 septembre 1953.

Effraye. *Tyto alba* Scop. — Espèce fréquente aussi bien à Lusigny qu'aux Riceys.

A Lusigny, je l'ai observée dans deux stations occupées régulièrement, l'une l'étant sans arrêt depuis plusieurs années (ruines de Belleville : dix-neuf observations en 1949, 1950, 1951, 1952, 1953, 1956). J'y ai toujours trouvé un ou deux oiseaux, peut-être un couple. L'un des deux individus appartenait indubitablement à la sous-espèce *Tyto alba guttata*, ainsi qu'il ressortait de sa coloration très visible en plein jour, à moins de 7 mètres de distance. En effet, la place favorite des oiseaux se trouvait dans un grenier dont les murailles très délabrées laissaient pénétrer la lumière (dessous beige orangé tacheté de noir, dessus de la tête gris ; disque facial blanc puis roussâtre auprès des yeux). Le monceau de pelotes — à tous les stades de désagrégation — qui couvre le plancher, et auquel s'ajoutent les rejections récentes, indique à lui seul que le site favorable retient les oiseaux depuis longtemps. La ferme comprend aussi trois autres bâtiments, tous en ruines également, mais c'est l'ancienne maison d'habitation qui constitue le logis habituel de l'Effraye.

Ces circonstances favorables, assurant une étude facile, m'ont permis d'observer plusieurs fois le rejet de la pelote : l'oiseau, perché sur une latte décrochée, contre le toit, ouvre le bec, secoue la tête de droite et de gauche et de plus en plus vivement puis rejette la pelote. La plupart du temps, l'Effraye sommeillait, après m'avoir examiné ou, parfois, elle faisait un peu de toilette. Le plus amusant était de la voir cligner des yeux à la manière d'un homme !

Ma présence très proche incitait souvent l'oiseau à quitter sa retraite et à gagner l'une des autres bâtisses d'un vol direct, assuré et nullement hésitant, même par temps clair et brillant soleil, fait noté à plusieurs reprises (mes observations étaient faites surtout l'après-midi mais quelquefois le matin ; en général entre 9 heures et 17 heures et de février à octobre). Ainsi dérangée, elle regagnait finalement son perchoir ordinaire mais, lors de ma dernière visite, le 25 août 1956, elle préféra se poser dans un saule voisin, à la base d'une branche. De là, elle pénétra tant bien que mal dans une touffe de gui, en pleine lumière, face au soleil et y resta au moins 20 minutes. Il est à noter que je n'ai pas pu surprendre une Effraye en plein sommeil, malgré les précautions prises pour éviter les bruits et craquements de nature à la déranger

À l'entour, le [illegible] de chasse comprend de vastes prairies coupées çà et là de haies et d'arbres et partiellement limitées par la forêt de Larivour.

Quatre stations ont été repérées aux environs des Riceys, les deux premières étant probablement des stations nocturnes car jamais je n'y ai vu l'oiseau de jour, mais des indices « frais » (pelotes, duvets) permettent de penser qu'elles sont fréquentées assez régulièrement. L'une se trouve dans l'église en ruines de Bragelogne, l'autre est dans une maisonnette abandonnée, dans un bois, à une centaine de mètres de la lisière.

Des deux dernières, l'une paraît avoir été un simple refuge temporaire : c'est la cheminée d'une vieille ruine qui abritait une Effraie le 28 février 1953. L'oiseau s'y tenait aussi le 3 mars, mais plus par la suite. La cheminée en question n'était qu'un tronçon d'un mètre environ. La ruine se dresse sur un plateau boisé, avec quelques vignes et friches. Le plus proche village étant à 2 km. 500.

Enfin la station des Echarmilles (ferme à l'abandon) se trouve dans une grange encore en bon état. Le 31 mars 1955, il y avait quarante-huit pelotes dont quatre ou cinq très récentes, sans compter les exemplaires désagrégés. Le 28 août, j'en trouvais soixante-dix d'aspect récent. C'est seulement en 1956 que l'Effraie se montra, les 19, 21 et 23 août. Chaque fois elle s'envola d'une poutre et n'hésita pas à quitter son abri pour gagner l'extérieur et disparaître dans les fourrés de prunelliers, ormeaux et aubépines qui envahissent les environs. Il est vrai que je me présentai à 5 ou 6 mètres et sans camouflage.

Picidés. — Le Pic épeiche, l'Epeichette et le Pic vert sont communs aux deux régions. Toutefois, le dernier a une population plus dense à Lusigny. Quelques traits du paysage semblent en être la cause : la présence de nombreux vergers, l'étendue des prairies et l'existence de haies d'arbres à bois tendre (peuplier notamment).

Le Pic noir est une espèce récemment observée dans la région des Riceys : un individu le 15 novembre 1954 et un autre le 1er avril 1955. Ce dernier fut surpris à courte distance (une quinzaine de mètres) dans un bois mixte (mélange de feuillus, chênes, quelques hêtres avec taillis de charmes et noisetiers et de conifères, bouquets de pins noirs).

Depuis ces dernières années, l'oiseau paraît de plus en plus fréquemment dans les départements de Côte-d'Or, Haute-Marne et Saône-et-Loire (*Alauda* : 1948, XVI, pp. 226-227 ; 1956, XXIV, 2, p. 147 et pp. 147 et 148 ; 1957, XXV, 1, p. 72, 2, p. 120 et 3, p. 230).

Alouette lulu, *Lullula arborea* (L.). — Exclusivement aux Riceys. Elle n'existe que sur les friches à végétation basse, semées de petits pins noirs ou de prunelliers rabougris. Ces biotopes ne couvrent pas une superficie très importante dans l'ensemble du paysage, l'oiseau ne peut être qualifié de commun. Nidification non constatée mais probable. Présence notée de février à fin octobre. Je n'ai pas encore établi si elle se trouvait dans la région en novembre, décembre et janvier.

Derniers chants en 1953 (automne à température moyenne très douce) 24 septembre : un oiseau ; 7 octobre : trois oiseaux ; 8 octobre : quatre oiseaux ; 16 octobre : deux oiseaux. Des individus encore présents les 24 et 29 octobre.

Hirondelle de rivage, *Riparia riparia* (L.). — Aux Riceys, une petite colonie existait, en 1953, dans une sablière, à mi-pente d'une colline et à environ 300 mètres de la rivière. Le 26 mai, huit adultes volaient au-dessus de la carrière dans la paroi de laquelle une quinzaine de trous étaient percés (muraille haute, à cet endroit, de 6 à 8 mètres). Le 21 juin, je dénombrais au total 23 trous de nids. Mais trois adultes seulement se montrèrent en 30 minutes. Les années suivantes, cette colonie semble avoir été désertée. En 1956, l'exploitation ayant repris, le biotope primitif fut complètement bouleversé. Cependant j'ai revu quatre Hirondelles de rivage le 17 août 1956 : un adulte et trois jeunes vinrent se percher sur des fils électriques de la place du village. Un des jeunes mendiait encore auprès de l'adulte.

A Lusigny-sur-Barse, rencontrée seulement à l'époque de la migration au-dessus des étangs de la forêt de Larivour (2 septembre 1950).

Hirondelles de cheminée et de fenêtre. — Une population d'importance moyenne occupe les deux régions. Aux Riceys, le 15 août 1956, le rassemblement des Hirondelles de fenêtre d'un des trois villages comprenait cent dix oiseaux.

Corbeau Freux, *Corvus frugilegus* L. — Cette espèce ne niche pas (à ma connaissance) entre Lusigny et les Riceys, ainsi que dans le voisinage des deux localités. Aux Riceys, je n'ai vu que trois fois des migrateurs : une trentaine le 21 octobre 1953, trente-huit le 24 et deux troupes de trente et quarante le lendemain. A Lusigny, soixante-dix le 29 octobre 1952.

Choucas, *Coloeus monedula* L. — Manque à Lusigny. Aux Riceys, une colonie habite un ou les trois clochers de l'agglomération (ce point n'a pas encore été élucidé). En février 1953, quarante oiseaux fréquentaient la région en permanence. A la fin de l'été, l'ensemble de la population s'élève à environ cent individus. Entre les deux villages, je n'en connais aucune autre colonie (il doit y en avoir une à Bar-sur-Seine toutefois). D'ailleurs les clochers de campagne sont souvent exigus et, d'autre part, les carrières font défaut aux environs de Lusigny.

Mésange huppée, *Parus cristatus* L. — Aux Riceys uniquement. Elle habite les bosquets de pins et les bois où les conifères sont largement représentés. L'absence de grands arbres ayant des trous la conduit à nicher dans des souches fissurées ou même dans de petits troncs pourris de faible diamètre.

Le 21 mai 1956, un nid était installé dans une souche de pin ayant environ 65 centimètres de hauteur ; l'entrée de la cavité mesurant 6 centimètres sur 3,5. Le même jour, deux Mésanges me révélèrent la situation de leur nid par leurs cris et leur persistance à se tenir dans un groupe d'arbrisseaux. Le berceau de leurs trois jeunes, bien emplumés, avait été installé dans un petit tronc appuyé obliquement contre un pin. Un trou dans le cœur — complètement pourri — servait de nid, l'entrée mesurant au maximum 10 centimètres sur 5. Alentour, quelques petits pins sylvestres, des chênes de 3 ou 4 mètres, des prunelliers et des branches mortes. D'un côté, un layon forestier, de l'autre une coupe récente.

Grive draine, *Turdus viscivorus* L. — Je ne l'ai pas encore rencontrée comme nicheuse à Lusigny. Elle abonde aux Riceys, dans les bois de pins des plateaux. Sur les friches, elle s'installe fréquemment dans les pins sylvestres ou dans les petits vergers abandonnés. État de quelques pontes : trois œufs le 6 avril 1953 ; trois œufs le 9 avril 1953 ; trois œufs le

17 mai 1953 ; deux œufs le 17 mai 1953 ; trois œufs le 30 mars 1955.

En hiver, elle est présente en petit nombre dans les prairies où les troupes de Mauvis et de Litornes vont pâturer.

Grives mauvis et litorne. — Hivernantes aux Riceys et à Lusigny. A l'automne de 1953, les premières troupes de Grives migratrices firent leur apparition en octobre dans la région des Riceys. Le 1er octobre, vingt-trois Grives musiciennes, le 10, des Mauvis, et le 15, une Litorne. Un certain nombre de ces oiseaux profite de la présence de fruits forestiers et notamment des alises (*Sorbus*) (Grives draine, musicienne et mauvis) et des baies de genévrier (Mauvis). Au cours de plusieurs affûts, je n'ai vu que de petits groupes d'oiseaux (dix à douze) autour des arbres et pas encore de bandes telles qu'on en voit dans les prairies. Au printemps, il y avait encore des Litornes et des Mauvis le 13 mars 1953 et le 7 mars 1955.

Grive musicienne, *Turdus philomelos* Brehm. — Nicheuse fréquente dans la forêt de Larivour. En nombre plus restreint dans les bois des Riceys.

Traquet motteux, *Oenanthe oenanthe* (L.). — Vu au passage d'automne à Lusigny, comme aux Riceys ; dans cette dernière région : un le 1 septembre 1951 ; un le 9 septembre 1952 ; huit du 11 au 13 septembre 1952.

Rousserolle turdoïde, *Acrocephalus arundinaceus* (L.). — Très faible population aux Riceys : un seul mâle chanteur en 1953, 1954, 1955 et 1956 pour 5 kilomètres de rivière. Existe à Lusigny (pas d'observations détaillées).

Gobe-mouches noir, *Muscicapa hypoleuca* (Pall.). — Pas noté à Lusigny. En septembre 1952, il y eut un passage important du 3 au 14 septembre, aux environs des Riceys. On rencontrait sans cesse cet oiseau dans les bois de pins et feuillus, aux lisières et dans les jardins et parcs. Les individus étaient isolés (je n'ai vu aucun groupe) mais relativement proches les uns des autres, quelques centaines de mètres les séparant en général.

Pouillot de Bonelli, *Phylloscopus bonelli* (Vieill.). — N'existe qu'aux Riceys. Il occupe des biotopes assez différents

a première vue en ce qui concerne l'importance du couvert végétal, mais tous ont un caractère commun : la sécheresse du sol. Ainsi, je l'ai trouvé au sommet des plateaux dans des bosquets de petits pins noirs de 3 à 5 mètres de haut, espacés et sans sous-bois ; dans un boqueteau composé de quelques pins sylvestres, noisetiers et jeunes charmes, sur une pente ; dans un vallon ayant un versant couvert de chênes avec taillis de noisetiers et aubépines, l'autre étant une ancienne coupe où subsistent des hêtres, chênes, quelques pins et épicéas, près du « thalweg » des pins sylvestres isolés dans lesquels se tenaient les Pouillots. Enfin, le 22 mai 1956, le Bonelli a été entendu dans un vallon où chantaient les trois autres espèces de Pouillots français ; la végétation est très variée en densité et on y rencontre des plantations de pins sans sous-bois, d'autres avec prunelliers, noisetiers et des taillis de charmes et noisetiers. L'ensemble est en terrain sec, quoique le creux soit un peu plus humide que les pentes.

Les Pouillots véloce et fitis sont également répandus dans les deux régions.

Pouillot siffleur, *Phylloscopus sibilatrix* (Bechs.). — Espèce très localisée aux environs immédiats des Riceys, les grandes futaies qui lui conviennent n'existant guère qu'en Côte-d'Or à quelques kilomètres seulement. En 1956, deux mâles étaient cantonnés dans un bois formé d'une futaie de chêne avec taillis assez lâche de charmes et noisetiers. L'un d'eux chantait au bord de cette zone, à la limite d'un peuplement de pins sylvestres dominant quelques genévriers.

Pie-grièche grise, *Lanius excubitor* L. — A Lusigny, elle habite la plaine cultivée et les prairies, même là où les buissons se font plus rares. En août-septembre il y avait quatre cantons dans un cercle de 4 à 5 kilomètres de diamètre. Aux Riceys, l'espèce fréquente aussi bien les vallons que les plateaux cultivés. En 1955 (février et mars), il n'y avait que deux cantons occupés dans la vallée de la Laignes (pour une surface de 5 kilomètres sur 2 environ).

Pie-grièche écorcheur, *Lanius collurio* L. — Oiseau très abondant à Lusigny ; les nombreuses haies de prunelliers qui bordent les pacages lui offrent des biotopes très favorables. Cependant, le 30 juin 1950, une famille séjournait dans une coupe de la forêt de Larivour : un adulte mâle et trois jeunes

La prairie la plus proche se trouvant à au moins 500 mètres, il n'est pas impossible que les oiseaux soient nés dans cette coupe. (Le genre *Lanius collurio* adopte de tels biotopes comme le fait partout *Lanius senator* « Beobachtungen am Rotkopfwürger in Waldbiotopen », Nikolaus LANGELOTT *Die Vogelwelt*, 74e année, 1953, n° 2, pp. 46 à 48).

Pie-grièche rousse, *Lanius senator* L. — Alors que les deux espèces précédentes paraissent bien représentées dans le centre et le sud de l'Aube, la Pie-Grièche rousse est rare dans un cercle de 7 à 8 kilomètres autour des Riceys. Je ne l'y ai vue qu'une seule fois : un adulte le 9 août 1954, à 7 kilomètres au nord des Riceys. A Lusigny, trois cantons étaient occupés dans une zone de 2 km. 500 de long, comprenant de petites prairies bordées de buissons et d'arbres.

Tarin, *Carduelis spinus* (L.). — Pas encore observé à Lusigny. En 1953, les premiers se montrèrent le 22 octobre dans la vallée des Riceys. En petites troupes de dix à quinze, ils sont tantôt sur les aunes bordant la rivière, tantôt dans les bois de pins couvrant les collines. Au printemps de 1953, il y en avait encore le 13 mars.

Pinson du Nord, *Fringilla montifringilla* L. — Cet oiseau a le même statut que l'espèce précédente mais occupe, en hivernage, des lieux différents, étant surtout fréquent au bord des villages où il se mêle aux Pinsons communs, Moineaux friquets et Verdiers. Les espèces qui composent les troupes sont très diversement représentées : ainsi, un petit groupement comprenait trois Pinsons communs, des Moineaux friquets, un Verdier et deux Pinsons du Nord. Le 17 février 1953, pour une cinquantaine de Pinsons et de Moineaux friquets, il y avait six ou sept Pinsons du Nord. Jusqu'à présent, je n'ai pas rencontré de grandes bandes de cette espèce, la plus importante en comptant seulement trente-neuf (le 13 mars 1955). Pas encore d'observations à Lusigny.

Bec-croisé des sapins, *Loxia curvirostra* L. — Au cours de l'invasion de 1953, les Becs-croisés apparurent dans les bois de pins, autour des Riceys, à la fin du mois d'octobre. Le 26, un couple décortiquait les cônes d'un pin sylvestre. Les 27 et 29, j'en vis une dizaine d'individus. En 1954, les 9 et

11 mars un couple était encore présent dans la même région. Enfin le 20 août 1956, une femelle a été notée à Beauvoir-sur-Sarce (à 6 kilomètres à l'ouest des Riceys).

Bruants. — Alors que le Bruant jaune paraît également commun dans les deux régions, le proyer est très peu fréquent aux Riceys ; son domaine se restreint évidemment à la zone de prairies et de champs qui longe la rivière. Le Bruant zizi n'a pas encore été observé à Lusigny. Enfin, je n'ai pu découvrir le Bruant ortolan aux Riceys, quoique certains paysages semblent réunir toutes les conditions exigées par cette espèce.

Liste des autres espèces observées (celles particulières aux Riceys sont suivies de la lettre R, celles propres à Lusigny, de la lettre L) :

Buteo buteo, Accipiter nisus, Milvus migrans, Pernis apivorus (L.), *Falco peregrinus* (L.), *Falco tinnunculus, Perdix perdix, Coturnix coturnix, Megalornis grus, Columba palumbus, Streptopelia turtur, Cuculus canorus, Athene noctua, Strix aluco, Apus apus, Alcedo atthis, Upupa epops, Jynx torquilla, Alauda arvensis, Oriolus oriolus, Corvus corone, Pica pica, Garrulus glandarius, Parus major, Parus caeruleus, Parus ater, Parus palustris, Parus atricapillus* (R), *Aegithalos caudatus, Sitta europaea, Certhia brachydactyla, Troglodytes troglodytes, Turdus merula, Saxicola torquata, Saxicola rubetra, Phoenicurus phoenicurus, Phoenicurus ochruros, Luscinia megarhynchos, Erithacus rubecula, Acrocephalus scirpaceus, Sylvia atricapilla, Sylvia borin, Sylvia communis, Regulus regulus, Regulus ignicapillus* (R), *Muscicapa striata, Prunella modularis, Anthus trivialis, Motacilla alba, Motacilla cinerea* (R), *Motacilla flava, Sturnus vulgaris, Coccothraustes coccothraustes, Chloris chloris, Carduelis carduelis, Carduelis cannabina, Serinus canaria, Pyrrhula pyrrhula, Fringilla coelebs, Passer domesticus, Passer montanus.*

On s'étonnera certainement de constater qu'aucun Canard, aucun Limicole ne sont mentionnés dans les listes précédentes, que des espèces généralement répandues dans les régions de plaine semblent — d'une façon inattendue — faire défaut : Autour, Hibou moyen-duc, Engoulevent, Locustelle tachetée, Hypolaïs polyglotte ou ictérine, Pipit des prés,

Bruant des roseaux ; à ces critiques justifiées, je répondrai en soulignant que certains biotopes n'ont été pratiquement pas étudiés (les étangs de Lusigny par exemple) et que l'attention a souvent été dirigée vers quelques espèces au détriment des autres ; enfin, le plus souvent, j'ai séjourné dans l'Aube en été. C'est pourquoi je tiens à faire remarquer le caractère provisoire et incomplet de cet exposé.

REMARQUE. — La Statistique du canton des Riceys (par A. GUENIN et A. RAY, Troyes, 1852) mentionne un certain nombre d'oiseaux que l'on rencontrait au siècle dernier. Quoique ignorant la valeur exacte de ces indications, il est intéressant de comparer le statut de quelques espèces avec les observations récentes :

Pipit rousseline : nicheur. — Actuellement, jamais vu.

Traquet motteux : nicheur. — Jamais vu au printemps.

Bruant ortolan : quelques couples nicheurs. — Pas encore noté.

OBSERVATIONS SUR LE COUCOU

par André LABITTE

Depuis la publication de mon précédent article sur la reproduction de *Cuculus canorus* (*Ois. et R.F.O.*, 1954, p. 266), j'ai eu la possibilité de poursuivre mes observations sur cet intéressant insectivore. Bien que ces dernières ne comportent pas de faits essentiellement nouveaux, je pense néanmoins qu'il peut être bon de préciser quelques détails relatifs à la reproduction du Coucou, ne serait-ce que pour confirmer ou infirmer les points de vues contradictoires des auteurs qui ont eu la chance d'observer le comportement de la femelle.

Les points sur lesquels il me paraît intéressant de s'étendre sont les suivants :

1° nombre normal moyen des œufs pondus annuellement, par une même femelle, dans une région déterminée ;

2° cadence de ponte suivant une époque précise ;

3° fidélité au lieu de ponte, non seulement au cours d'une même année, mais pendant plusieurs années consécutives ;

4° étendue du secteur de ponte, suivant les possibilités d'effectuer le parasitisme ;

5° raisons qui déterminent la ♀ Coucou à parasiter de préférence une seule espèce, suivant les individus et les régions, malgré les occasions qui peuvent s'offrir à elle, et dans quelle mesure témoigne-t-elle sa fidélité à l'espèce choisie ;

6° mode du dépôt (direct ou indirect) de l'œuf dans le nid de l'hôte, et période de la journée la plus communément choisie ;

7° procédé d'éviction des œufs de l'hôte parasité ;

8° évolution de la pattern de l'œuf du Coucou : se rapproche-t-elle de celle de l'espèce à laquelle l'œuf est confié, afin d'arriver à une meilleure adaptation et par cela même à une acceptation totale ? Chaque femelle Coucou pond-elle invariablement toute sa vie des œufs d'un même type ?

Dans ce but, je crois pouvoir apporter quelques indications nouvelles grâce aux observations faites ces dernières années ; il serait souhaitable que d'autres contribuent à les rendre plus nombreuses.

S'il ne m'est pas possible d'apporter de nouvelles précisions en ce qui concerne le nombre des œufs pondus par une femelle déterminée au cours d'une saison, 1957, par contre, m'a fourni une nouvelle preuve de la fidélité au cantonnement de reproduction.

Les cinq œufs trouvés cette année (toujours dans le même espace réduit, de terrain marécageux, habité par *Acrocephalus schoenobaenus* et *Acrocephalus scirpaceus*) étaient bien de la même femelle Coucou qui pond en cet endroit depuis 1951, soit pour la septième année. Les caractères, colorations, dimensions et formes des douze spécimens que j'ai eu l'occasion de manipuler au cours de ces sept années étaient rigoureusement homogènes.

Quant à l'étendue du secteur de ponte choisi, comme je l'ai dit, il est assez exigu, environ un hectare sur la rive gauche de l'Eure, et à peu près un demi hectare sur la rive opposée, presque en face. Le biotope est constitué par une végétation dense qui a poussé autour de nombreux trous de bombes (très rapprochés les uns des autres) datant de 1944 lors des attaques du pont sur l'Eure où passe la voie ferrée Paris-Granville.

Le sol, autrefois une prairie, est devenu particulièrement humide par suite du trop-plein provenant des pluies et des infiltrations qui remplissent les trous de bombes. La végétation est en partie composée de phragmites (*Phragmites communis*), typha (*Typha latifolia*), reines des prés (*Spiroea ulmaria*), iris d'eau (*Iris pseudacorus*), consoudes (*Symphytum officinale*, *Symphytum major*), houblon (*Humulus lupulus*) et orties (*Urtica*) parmi lesquelles émergent des saules (*Salix cinerea*, *Salix alba*), disséminés au hasard, dont certains sont déjà d'une taille appréciable. Il faut parcourir plusieurs kilomètres pour rencontrer un biotope quelque peu semblable, encore est-il à végétation beaucoup moins fermée (étang garni de Phragmites sur un côté) où les Effarvattes et Phragmites sont très peu représentées. Ceci laisse supposer que cette femelle Coucou n'a pas eu beaucoup de choix puisqu'elle semble n'avoir parasité que des Fauvettes de roseaux et en particulier *Acrocephalus scirpaceus*. Malgré mes recher-

ches dans les environs, les œufs de Coucou que j'ai pu découvrir dans les nids de Troglodyte et Bergeronnette grise ne lui appartenaient pas.

A ce sujet, comme je l'ai déjà écrit, la femelle dont il s'agit semble vouloir parasiter de manière assez exclusive les nids des Rousserolles effarvattes, quoiqu'ils soient dans l'ensemble assez peu nombreux, sept à huit couples en moyenne, et au maximum une dizaine cette année.

Je crois utile de rappeler que j'ai découvert précédemment son œuf les : 14 juin 1951 ; 31 mai et 5 juin 1952 ; 1 juillet 1953 ; 9 et 17 juin, puis 9 juillet 1954 ; enfin 3, 9 (trois œufs) et 12 juin 1957, toujours dans le nid de l'Effarvatte, bien qu'il existât davantage de nids de Phragmite des joncs dans ce même emplacement. Mais il est possible que d'autres nids soient passés inaperçus lors de mes recherches.

Ce n'est que le 3 juin 1957 qu'il me fut permis de découvrir un Coucou d'une huitaine de jours dans un nid d'*Acrocephalus schoenobaenus*. Ce qui fait remonter le dépôt de l'œuf Coucou vers le 15 mai environ, date à laquelle l'Effarvatte n'avait pas encore commencé de pondre. J'ai tout lieu de croire que ce jeune est issu de la famille attitrée à cet emplacement qui, n'ayant pu trouver un nid de l'hôte habituel, a dû se contenter de celui de la Phragmite pour y déposer son œuf.

Mais, dans cet ordre d'idée, il est alors très curieux de constater qu'en 1955 et 1956 ce même emplacement n'a recélé aucune nidification d'*Acrocephalus scirpaceus*. Mes recherches répétées sont restées vaines, aussi je considère qu'elle en était absente. (Peut être évidemment ne s'agit-il là que d'un malencontreux hasard.)

En revanche il s'y est reproduit beaucoup de Phragmites (plus de dix couples), mais je n'ai trouvé aucun nid parasité par la ♀ Coucou, ni aucune autre manifestation de sa présence. En 1957, les Effarvattes étaient revenues plus nombreuses que les Phragmites, pourtant un nid de ces dernières fut employé par le Coucou, tôt en saison il est vrai.

On peut se demander ce qu'il est advenu en 1955 et 1956 de la femelle Coucou qui fréquentait habituellement ces lieux et comment expliquer que, sitôt les Effarvattes revenues prendre possession du site (qui n'avait pas changé entre temps), ladite femelle Coucou se soit cantonnée à nouveau sur cet emplacement ?

La cadence de ponte est aussi bien difficile à préciser. En l'occurrence, si on admet que le jeune Coucou trouvé le 3 juin dans un nid de Phragmite était âgé d'une huitaine de jours, il ressort que l'œuf a dû être pondu vers le 15 mai. Peut-être y en a-t-il eu d'autres avant, mais je doute que ce fut en ces lieux.

Le 3 juin, en plus de la découverte du jeune Coucou, j'ai trouvé en fin de matinée un œuf tout frais de la femelle Coucou, avec trois œufs d'Effarvatte également frais, à une quinzaine de mètres du jeune, et dans les parages immédiats un Coucou ♂ chantait.

Le 5 juin, j'ai découvert plusieurs nids d'Effarvatte en construction ou avec ponte incomplète, mais je ne me suis pas livré à une visite approfondie des lieux.

Dans l'après-midi du 9 juin, en compagnie de mes jeunes collègues P. ZUCCA et J. J. GUILLOU, je découvre un nouvel œuf de Coucou tout frais, avec deux œufs d'Effarvatte, à moins d'une dizaine de mètres du précédent et de celui de l'emplacement du jeune Coucou, dans un des nids d'Effarvatte qui était en construction et presque achevé à ma visite du 5. A une quinzaine de mètres de celui-ci un autre nid d'Effarvatte (avec trois œufs de cette dernière) contient aussi un œuf de Coucou exactement du même type que les deux premiers. A la préparation celui-ci s'avère moins frais que le précédent, l'albumine est épaisse et le vitellus trouble ; je crois qu'il avait été pondu la veille, soit le 8. Enfin ce même jour, dans le même périmètre, mon jeune collègue P. ZUCCA trouva (encore dans un nid d'Effarvatte bien mal fixé sur deux tiges sèches de roseaux) un œuf de Coucou identique aux autres mais bêché, indiquant une éclosion très prochaine, et quatre œufs d'Effarvatte tous intacts. La ponte du Coucou pouvait se situer vers le 28 mai.

Dans la matinée du 12 juin pendant que, dissimulé dans la végétation, je prenais des clichés sur le nourrissage par la femelle Effarvatte du jeune Coucou éclos après notre visite du 9, la femelle Coucou vint déposer son œuf dans un autre nid d'Effarvatte que je connaissais pour l'avoir découvert, avec deux œufs, le 10 juin, soit deux jours auparavant, à environ 12 à 14 mètres de ma cachette. Normalement il aurait dû contenir quatre œufs d'Effarvatte le 12 ; or je ne trouvai, en plus de l'œuf Coucou, que trois œufs seulement de la Rousserolle.

Si on récapitule les dates de ponte de cette ♀ en 1957, on obtient le tableau suivant :

1er	œuf	le	15	mai	dans	nid	de Phragmite
2e	»	»	28	»	»	»	d'Effarvatte
3e	»	»	3	juin	»	»	»
4e	»	»	8	»	»	»	»
5e	»	»	9	»	»	»	»
6e	»	»	12	»	»	»	»

Il n'est malheureusement pas possible d'en dégager un enseignement positif par suite des faits inconnus qui ont pu se produire en dehors des jours de ponte contrôlés et du fait que les œufs découverts ne constituent probablement pas la totalité des œufs pondus ; il n'en ressort pas moins un minimum de six œufs en un peu moins d'un mois. Il existe un délai de treize jours entre le jour où le premier œuf a été trouvé et la date de ponte du second, puis cinq jours entre les dates du second et du troisième, quatre jours entre les troisième et quatrième œuf, vingt-quatre heures entre les quatrième et cinquième et trois jours entre les cinquième et sixième. Donc dans certains cas le Coucou peut pondre un œuf toutes les vingt-quatre heures pendant une période indéterminée (1), mais il peut vraisemblablement effectuer sa ponte avec des alternances de deux, trois, quatre jours et peut-être plus, suivant les circonstances. Il est à noter qu'en cet endroit il existait d'autres nids de Phragmites et d'Effarvattes (trouvés lors de mes différentes visites) ni plus ni moins dissimulés, qui, eux, n'ont pas été parasités. Il y avait entre autre un nid de Phragmite très visible et bien assis. Découvert le 9 juin, il contenait une ponte de cinq œufs anormaux, blanc crème avec un filet noir au gros pôle de chacun des œufs en début d'incubation. Un autre nid avait cinq jeunes de quatre à cinq jours le 10 juin ; un nid de Rousserolle effarvatte avait quatre œufs frais le 12 juin, etc.

Il est évident que ce décompte, basé sur six contrôles exacts, reste insuffisant parce que trop fragmentaire.

Le nombre normal que les auteurs attribuent aux œufs de la femelle Coucou, et pour lequel il ne semble pas y avoir accord, ne pourra être défini de sitôt, car en plus des difficultés rencontrées pour découvrir tous les œufs pondus isolément et disséminés en une aire de dispersion aux limites inconnues, même s'ils sont tous placés dans les nids d'une

(1) Constatations opérées en diverses autres régions.

même espèce, il restera toujours les impondérables dus aux circonstances et les cas de force majeure : nécessité de pourvoir à des remplacements anormaux, influences dues à la latitude, etc...

Il semblerait cependant que la ♀ Coucou possède la faculté de pondre son œuf comme aussi de le retenir à volonté. L'occasion rencontrée déclenchant ou retardant le phénomène de la ponte.

Nourrissage et comportement des jeunes Coucous.

D'autre part mes observations de cette année m'ont permis de noter une fois de plus les soins dont le jeune parasite est l'objet de la part de ses hôtes nourriciers, et notamment de la part de la femelle qui manifeste à son égard toutes les marques d'un amour vraiment maternel.

Dans la matinée du 5 juin, voulant prendre quelques photos du jeune Coucou nourri par le couple d'*Acrocephalus schoenobaenus*, j'avais installé mon appareil à un mètre du nid. Je le déclenchais, étant moi-même dissimulé dans la végétation à 6 ou 7 mètres, distance suffisante pour redonner la quiétude aux oiseaux nourriciers. La femelle apportait la becquée bien plus souvent que le ♂, environ quatre ou cinq fois et même parfois plus contre une. Celui-ci, plus méfiant, alarmait sans cesse. La tactique pour aborder le nid qui avait été un tout petit peu démasqué à cet effet était différente pour chacun d'eux. La femelle arrivait en se glissant sans se faire voir et sans bruit à travers le fouillis végétal après un parcours variant de 1 mètre à 1,50 m. elle abordait le nid toujours de la même façon, légèrement en dessus sur la droite, et à l'opposé de l'appareil, de sorte qu'en se cramponnant à la tige d'un roseau, la tête inclinée en biais vers le bas, elle pouvait introduire la proie dans le bec largement ouvert du jeune Coucou assis dans le nid en dessous d'elle et dans sa direction. Le nid reposait sur des tiges entrelacées et relativement résistantes de diverses plantes à 0,60 m du sol, non inondé à cet endroit.

Le ♂ se montrait moins silencieux, continuellement en évidence, principalement quand sa femelle exécutait ses approches au milieu de la végétation. Il agissait de même pendant plusieurs minutes avant d'aller distribuer la nourriture qu'il tenait au bec et qui consistait en libellules et che-



Jeune Coucou âgé de 2 jours 1/2
procédant à l'expulsion d'un œuf du nid de la Rousserolle effarvatte
(Cliché A. Labitte.)



Jeune Coucou âgé de 16 jours dans un nid de Phragmite
(Cliché A. Labitte.)

nilles. Il changeait constamment de place aux alentours du nid, soit cramponné sur un roseau, la tête en bas, soit sautillant d'une tige de roseau à une autre, et finissait par plonger rapidement à travers l'enchevêtrement des végétaux, pour aborder le nid sur la gauche, côté vers lequel le Coucou tournait aussitôt la tête, le bec largement ouvert avec un léger frémissement des ailes, avant d'engloutir la proie apportée. Les distributions s'opéraient cette matinée là de trois à quatre fois par minute. Elles auraient été probablement plus fréquentes si les parents nourriciers n'avaient pas manifesté, surtout le mâle, une certaine méfiance. Je n'ai vu que la femelle enlever le sac fécal et encore peu souvent, deux fois en une heure environ. Le jeune emplissait déjà le nid des Phragmites jusqu'aux bords extérieurs. Un côté commençait même à s'affaisser.

Le 9 juin dans l'après-midi, le jeune Coucou que j'avais bagué le 5, ayant pris de l'embonpoint et débordant du nid de tous côtés, il semblait plus méfiant ou craintif, et n'ouvrait plus le bec quand je lui tendais un doigt. Ses parents nourriciers témoignaient toujours autant de sollicitude, bien que le nourrisson fût devenu maintenant un grand personnage qui ne pouvait plus tromper les Phragmites sur son origine.

Le 12 juin dans la matinée, lors d'une visite au cours de laquelle je désirais le photographier à nouveau, et après que j'eus écarté le rideau de feuillage protecteur qui le dissimulait à la vue, il quitta le berceau qui l'avait vu naître (lequel était aplati comme une galette) et alla se réfugier à 30 cm sur une branchette, au milieu du fourré, où je pris une dernière image avant de lui laisser entreprendre sa grande aventure. Son séjour au nid avait donc été d'environ dix-huit jours ; je ne pense pas qu'il aurait été capable de faire usage de ses ailes pour entreprendre un parcours plus grand car son départ du nid fut plus un saut qu'un vol.

La naissance d'un autre Coucou s'est produite au cours de la nuit du 9 au 10 juin, dans un nid de Rousserolle effarvatte lequel contenait quatre œufs de cette dernière. Ce nid fut trouvé dans l'après-midi du 9. Il était très rudimentaire, fixé à deux tiges de roseaux secs incorporées dans sa structure, ce qui l'inclinait assez fortement d'un côté. Il contenait, en plus des quatre œufs intacts de l'hôte, un œuf bêché de la femelle Coucou citée précédemment. Le lendemain 10, dans la matinée, le jeune parasite, éclos depuis peu

de temps reposait au fond du nid au milieu des quatre œufs de l'Effarvatte, toujours intacts.

Dans la matinée du 12, le jeune Coucou, donc âgé de deux jours et demi, est seul dans le nid. Je retrouve les quatre œufs d'Effarvatte sur le sol fangeux parmi la végétation, juste sous le nid ; deux des œufs sont brisés, dénotant une éclosion imminente ; les deux autres sont indemnes. Je les ramasse, ils ne comportent aucune trace de coup ni de choc et sont parfaitement secs et propres et pas très froids. Il ne semble pas qu'il y ait eu très longtemps qu'ils fussent hors du nid, et ne donnent pas l'impression d'avoir passé la nuit sur le sol. Ayant touché de mon doigt le dos du petit Coucou qui reposait inerte au fond du nid, il s'est alors mis à faire des contorsions formidables dont on ne l'aurait jamais cru capable, se redressant en partie sur ses faibles pattes, s'accotant sur la paroi intérieure du nid, relevant sur son dos ses embryons d'ailes, sa grosse tête dodelinant de droite à gauche. J'avais l'impression que tout son être était composé de ressorts se détendant en tous sens, comme un jouet en caoutchouc, se contractant et se décontractant immédiatement après avec des mouvements désordonnés, si bien que j'ai cru qu'il allait basculer hors du nid. Cette mimique ne dura que quelques secondes, peut-être dix ou quinze, je ne puis le préciser (car j'étais tellement intéressé que j'ai perdu la notion du temps), puis, fatigué de son effort, il retomba au fond du nid, comme dans un état comateux.

J'ai eu l'idée de replacer dans le nid un des œufs ramassé de l'Effarvatte. A ce nouveau contact il s'est alors arc-bouté dans le fond du nid, la tête en bas reposant sur le dessus du crâne, le cou raidi, appuyé tant bien que mal sur ses tarses, les moignons d'ailes relevés (voir photo Pl. VI) ; il fit rouler l'œuf dans le creux du dos entre le croupion et les omoplates, où celui-ci resta sans basculer. Puis se soulevant, la tête toujours en bas, bombant le dos, les tarses quelque peu tendus, il souleva son fardeau jusqu'au bord du nid du côté légèrement incliné de celui-ci, et le fit basculer par-dessus bord où je le reçus dans ma main. Je remis aussitôt l'œuf et immédiatement l'oisillon recommença le même manège une seconde fois. La scène, vraiment curieuse et intéressante à contempler, se déroulait telle que les auteurs l'ont parfaitement décrite depuis le premier exposé de JENNER et les explications de J. FRANKLIN (cités par Xavier RASPAIL). Elle s'offrait à mes

pour la première fois depuis le temps déjà long que je consacre à enregistrer les scènes diverses dans la nature. Je renouvelai une troisième fois l'expérience qui se déroula encore de la même manière, mais ces efforts avaient épuisé notre jeune artiste, qui n'eut pas la force de recommencer une quatrième fois et resta apathique dans le fond du nid. Il se plaça du côté de l'ombre, le soleil dardant déjà fortement ses rayons sur son corps luisant, noirâtre, entièrement nu et d'aspect larvaire. Après avoir replacé l'écran de roseaux momentanément écartés pour mes prises de vues, j'attendis environ trois quarts d'heure pour revenir le voir. J'avais conservé sur une feuille de grande Consoude les deux œufs qui avaient servi à l'expérience ci-dessus décrite. Le petit être avait entre temps repris des forces : il recommença une nouvelle fois l'éviction d'un des œufs ; celui-ci, qui était infécondé, s'était légèrement fendu à force d'être manipulé, un peu d'albumine suinta de la coquille et par la chaleur lui resta collé sur les reins. Ses efforts allaient en s'affaiblissant, aussi ne put-il arriver à s'en libérer, ce qui me parut assez comique. Je dus venir à son secours pour l'en débarrasser définitivement. Il était environ 10 heures (heure solaire). Pendant toute la durée de ces opérations la femelle Effarvatte ne cessa de voleter aux alentours ; elle se montrait inquiète et tourmentée et, dès que je me fus éloigné quelque peu, elle revint apporter la becquée à son nourrisson adoptif puis se mit sur le nid insuffisamment abrité du soleil. Cela me permit de prendre encore quelques clichés et de me rendre compte que la sollicitude de cette ♀ Effarvatte n'était pas inférieure à celle témoignée par la ♀ Phragmite. Il est vrai qu'à part la taille un peu plus forte du Coucou, la nudité de son corps noir ne le différenciait pas tellement d'une jeune Effarvatte.

Dépôt de l'œuf dans le nid étranger.

A mon avis, les deux théories concernant le dépôt de l'œuf de la femelle Coucou dans le nid de l'hôte, à savoir la ponte directe dans le nid, et la ponte indirecte sur le sol (ou autre emplacement) avec transport de l'œuf dans la gorge jusqu'au nid à parasiter, sont valables.

Les deux méthodes peuvent être employées suivant les circonstances : situation du nid, accessibilité et aussi mode de construction. Je ne pense pas qu'il soit utile de s'étendre

à nouveau sur ce sujet. Sans prendre parti j'ajouterai qu'il m'a été permis de surprendre (tout à fait par hasard d'ailleurs) le dépôt d'un œuf Coucou dans un nid d'Effarvatte.

Comme je l'ai exposé précédemment, c'est en opérant des prises de vues telecommandées du nourrissage d'un jeune Coucou de deux jours et demi dans un nid d'*Acrocephalus scirpaceus* que j'ai pu voir, à environ 12 à 14 mètres, la femelle Coucou aborder un nid de Rousserolle effarvatte. J'avais repéré un nid assez rudimentairement dissimulé au milieu des roseaux par des branches de saule qui retombaient en écran et me le masquaient quasi complètement. Il contenait deux jours auparavant deux œufs. La femelle Coucou devait également le connaître d'avance. C'était dans la matinée du 12 juin, il était 9 h. 20 (soit 8 h. 20 au soleil). Le nid était situé dans des phragmites à peu près à mi-hauteur entre le sol et leur extrémité, en bordure d'une sorte de sente que j'avais faite moi-même involontairement en foulant précédemment deux fois les phragmites pour m'approcher de ce nid. Cette situation était donc particulièrement favorable à l'observation, mais à cette distance la végétation du premier plan masquait quelque peu ma visibilité, et je ne pus voir en entier ni très nettement l'opération, qui ne dura que quelques secondes. Ce qui me surprit en premier lieu fut de voir arriver la femelle Coucou en un vol plané impeccable en demi-cercle à ras des roseaux, ce qui me la fit prendre en premier lieu pour une Crécerelle, car elle était de la phase hépathique, mais bien vite je reconnus mon erreur, et restai sidéré en l'identifiant. Elle se posa sans hésiter un peu au-dessus du nid, s'agrippant aux feuilles et tiges de roseaux, à côté de celui-ci, qui plièrent sous son poids ; il me sembla qu'elle rétablit son équilibre instable dans une position inclinée, la tête sensiblement au-dessus du nid qui m'était alors caché, puis elle s'envola, me laissant stupéfait. Je regardais de tous mes yeux, et n'ai pas pensé à chronométrer l'opération. Je peux en comparer la durée au temps nécessaire à la becquée d'un passereau, soit quelques secondes ; ce fut donc rapide. Je n'ai pu vérifier si, avant sa venue, la femelle Effarvatte était sur son nid, ni combien celui-ci contenait d'œufs de Fauvette. Toujours est-il qu'en me précipitant après le départ de la femelle Coucou, je ne vis ni n'entendis la propriétaire du nid. J'y trouvai, en plus de l'œuf de Coucou, toujours identique aux œufs découverts dans les parages

mais naturellement de teinte très fraîche, trois œufs de l'Effarvatte. Or, d'après la date du 12, j'aurais dû en trouver quatre, puisqu'il y avait déjà deux œufs le 10 en fin de matinée. Je suis donc dans l'impossibilité de savoir si la femelle Coucou a emporté un des œufs après y avoir déposé le sien, si elle en a enlevé un lors d'une précédente visite, ou enfin si la ponte n'était composée que de trois œufs. Toujours est-il que le nid n'était aucunement tassé ni même froissé sur les bords, et les trois œufs de l'Effarvatte s'avéraient aussi frais que celui du Coucou.

Je considère que dans le cas présent la femelle Coucou n'a pas procédé à la ponte directe de son œuf, puisque son niveau supérieur correspondait à la position de la tête de l'oiseau.

BIBLIOGRAPHIE

A. Claudon. — Notes sur le Coucou gris en Alsace. (*O.R.F.O.*, 1951, p. 200.)

R. D. Etchécopar. — Considération sur le dernier ouvrage de Stuart Baker : « *Cuckoo problems* ». (*O.R.F.O.*, 1946, p. 150.)

A. Labitte. — Quelques notes sur le Coucou. (*O.R.F.O.*, 1948, p. 72.)

R. Verheyen. — Les Pics et Coucous de Belgique. (Bruxelles, 1946, 2e édition.)

Voir aussi les travaux de Rey, Schiebel, Chance, Makatsch, [illegible], Capek, etc.

LA PARADE AERIENNE
DU *MELICHNEUTES ROBUSTUS* BATES

par P.-C. ROUGEOT

En 1950, l'un des premiers, j'eus le privilège d'observer, dans le Nord du Gabon, l'extraordinaire parade aérienne du *Melichneutes robustus* Bates, espèce curieuse entre toutes celles appartenant à la famille des Indicatoridés (1).

Si, durant les années qui suivirent, l'Indicateur à queue en lyre me parut peu fréquent dans les régions de Tchibanga et de Libreville, du moins l'ai je rencontré récemment dans toutes les zones forestières du district de Lastoursville, lors d'un nouveau séjour au Gabon.

Il ne me paraît pas inutile de résumer dans la présente note les principaux points d'une communication présentée en juillet 1957 à Livingstone, lors du Congrès d'Ornithologie Panafricain, au sujet du comportement de cet oiseau, que complètent d'ailleurs certaines observations ultérieures faites notamment en compagnie de mes amis J. Dorst, R.-D. Etchécopar et Fr. Hüe, de passage au Gabon en août dernier, et de MM. Aellen et Strinati, de Genève, dont j'appréciai, à la même époque, l'amabilité et la compétence en matière d'enregistrement du son puisqu'elle permit de capter sur cire le fameux bruit de sirène.

Aux environs de Lastoursville, le *Melichneutes* (« Selem N'Gome » ou « vebek » des Fang) est nommé « Sala » par les Badouma, « Toudou » par les Bandzabi, « Poulou » par les Bandassa, toutes onomatopées des modulations produites par lui au cours de sa chute. Selon la croyance populaire, ce curieux Indicateur ne manifesterait sa présence que pendant la grande saison sèche : or qu'avons-nous constaté ?

Le 14 mai 1957, en fin de matinée, près de Doumé, le « Sala » produit son bruit caractéristique ; cependant la saison des pluies ne se terminera que trois semaines plus tard.

De nouveau il se montre bruyant le 19 mai à Kessepougou, le 18 juin, vers 17 heures, sur les hauteurs de Poubi, le

(1) Cf. nos deux études dans l'*O.R.F.O.*, 1951.

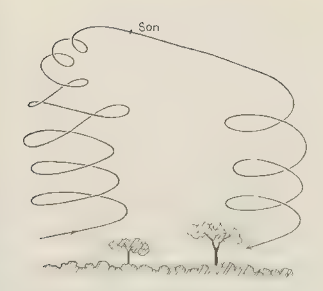


Fig. 1. — Vol du 28 juillet 1957.

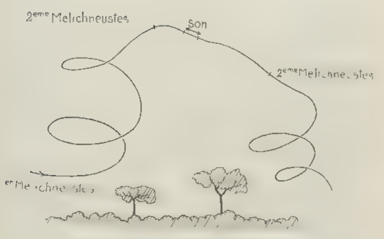


Fig. 2. — Vol du 30 juillet 1957.

19 à Madaye, à la limite des savanes, le 25 à proximité du village Litseghé, sur la route de Koula-Moutou. Jusqu'au début de septembre c'est en ce lieu, où coule la petite rivière Efoutound, « les lianes épineuses », que nous devions effectuer la plupart de nos observations.

Depuis la fin de la saison sèche nous n'avons plus entendu l'Indicateur à queue en lyre qu'à Mahoussa, le 7 octobre, et le 27 novembre à Matsatsa.

Ces records confirment nos remarques antérieures : le « Sala » est susceptible de se livrer à ses évolutions sonores durant toute l'année, mais on ne l'entend vraiment un peu partout et très fréquemment qu'en grande saison sèche, de juin à octobre.

Comment le son est-il exactement produit ? Est-il dû au mâle seul ? Pourquoi, enfin, cette bruyante parade ? Autant de questions auxquelles nous n'avions pu fournir de réponses précises il y a huit ans, tout doute quant à l'identité du *Melichneutes* et du mystérieux « Selem N'Gomo » ou « Sala » étant définitivement levé depuis nos observations du 25 juin dernier, l'oiseau ayant terminé sa prodigieuse trajectoire à 25 mètres environ de l'endroit où nous nous trouvions.

Les moments les plus favorables au vol de l'Indicateur à queue en lyre se situent le matin entre 8 heures et 11 heures, l'après-midi entre 16 heures et 17 heures, surtout lorsque le ciel est nuageux ou légèrement couvert, le grand soleil ne paraissant convenir à ses ébats qu'en de rares occasions.

Ainsi, à Litseghé, au cours de la matinée, le « Sala » manifestait-il ordinairement sa présence de cinq à quinze fois ; mais, dans certains cas, il n'était pas seul.

Le bruit, ainsi que nous l'avions déjà noté à Oyem, n'est produit qu'au cours de la « chute » de l'étrange exécutant.

L'oiseau, après avoir visité, du vol sinusoïdal des Piciformes, plusieurs arbres ou arbustes fleuris de son domaine, dans le feuillage desquels il s'attarde de temps en temps, s'élève enfin.

Il amorce bientôt la première spire de son ascension (laquelle en compte, en moyenne, de dix à vingt), fort grande, la largeur des suivantes diminuant progressivement. Remarquons encore que le sens de la spirale varie souvent d'un exercice à l'autre et parfois au cours de la même phase ascendante : le vol commencé par exemple de gauche à droite se poursuivant, à mi-hauteur, de droite à gauche, avec de fréquents crochets.

La rapide et laborieuse montée du petit oiseau est coupée de paliers : chaque série de sept ou huit battements d'ailes précipités est suivie, régulièrement, d'une courte pause, avec parfois, vers la fin, une légère glissade, la queue restant fermée.

Parvenu à 150 ou 200 mètres, le « Sala », point minuscule dans le ciel, que l'on suit difficilement, même aux jumelles, à cause de la luminosité, semble épuisé ; il plafonne. Ce nouveau palier, prolongé, est bientôt suivi d'une glissade, presque horizontale et rectiligne d'abord, et point très rapide.

Un changement complet intervient alors dans le vol de notre oiseau : il ouvre et ferme brusquement, convulsivement, les ailes et la queue ; ces premiers mouvements restent toutefois silencieux, le son ne devenant audible qu'au quatrième ou cinquième « coup de ciseau », soit à cause de la distance, soit plutôt parce que sa vitesse n'est pas encore suffisante.

La descente s'effectue en quelques spires très larges, souvent de sens contraire à celles de la phase ascendante, avec des virages très relevés, des paliers, des glissades à 30 ou 40°. La rapidité du vol s'accroît de façon considérable ; elle passe, pour autant qu'à terre on puisse l'évaluer, de 40 kilomètres à 100 ou 110 kilomètres à l'heure en bout de course. Celle-ci termine, avec des sonorités extraordinairement puissantes, dans une frondaison que l'oiseau contourne auparavant, comme un bolide, dans un plan sensiblement horizontal.

Une trentaine de « heinhein » (trente-sept au maximum, à notre connaissance) sont émis à intervalles très brefs, mais réguliers, par le *Melichneutes*, au cours de sa descente, les modulations affectant une même série de vibrations n'étant dues, à notre avis, qu'à la position de l'oiseau sur l'un de ses arbres, par rapport à l'observateur.

En effet, tous les mouvements de l'oiseau sont, à ce moment-là, remarquablement synchronisés.

Tandis qu'à chaque son répété correspond, très exactement, un double et très vif battement, d'une simultanéité parfaite, des ailes et des petites rectrices (dont le large éventail est bien visible surtout lors des virages), chaque seconde de silence débute d'un plongeon, ailes au corps, queue fermée, du « Sala ». Tout cela est si rapide que l'observation en est, au début du moins, des plus malaisées !

Dans de très rares cas (Oyen, 23 juillet 1950 ; Litseghé, 15 août 1957) la glissade bruyante, prématurée, s'interrompt bientôt, « l'oiseau sirène » reprenant son ascension spiralée (quatre ou cinq spires s'ajoutant aux six ou sept précédentes) avant de se laisser glisser, derechef, vers les hautes frondaisons.

J. P. Chapin et moi-même n'avions donc pas tort d'attribuer l'extraordinaire « musique » de cet Indicatoridé à la vibration de certaines de ses plumes, nos récentes observations confirmant entièrement notre opinion antérieure. Sans doute l'angle d'incidence des petites rectrices raides (écartées au maximum, tandis que les grandes plumes lyrées restent plus ou moins jointes) joue-t-il un rôle considérable dans la production des modulations si particulières à cette espèce ; ce point restera cependant difficile à vérifier, dans la nature.

Nous pensions aussi, il y a quelques années, que les deux sexes du *Melichneutes* possédaient la même aptitude à parader bruyamment. Nous le croyons toujours, non seulement parce que, à différentes reprises, nous avons entendu en un temps fort court (très insuffisant en tout cas pour permettre au premier oiseau de recommencer sa laborieuse montée) deux « Sala » se manifester, mais aussi pour en avoir observé un couple en vol le 30 juin dernier. Un *Melichneutes* prenait de la hauteur, sous le ciel gris, lorsqu'il fut rejoint par un second oiseau à queue lyrée. Une poursuite mouvementée eut lieu pendant une dizaine de secondes environ et, fait notable, lors d'une glissade, l'un des deux acrobates aériens produisit un crissement très perceptible.

Tentative de parade ? Cela ne serait pas impossible dans certains cas. Toutefois on ne peut, en toute objectivité, attribuer à la parade aérienne de l'Oiseau-sirène le caractère permanent d'une démonstration amoureuse (Il serait bien surprenant de la voir durer, sinon toute l'année du moins plusieurs mois de saison sèche !)

La prospection récente de deux ou trois des sites hantés par le mystérieux « Sala » (Villages Litseghé et Mahouya, « Montagne » de Poubi) les montre pourvus d'arbres à miel. A Poubi, en particulier, l'un de ces oiseaux terminait la plupart de ses glissades sonores dans le feuillage d'un arbre creux, où s'était installée une ruche, fréquemment visitée par les autres Indicatoridés des environs.

Alors le *Melichneutes* n'indiquerait-il pas tout simple-

ment, dans la forêt, les troncs mellifères ? Sa présence quasi permanente dans certains secteurs de la haute futaie le laisserait supposer.

D'autre part, nous avons noté, encore récemment, l'attirance des grands Bucerotidés pour les lieux où retentit l'éclatant appel du Sala. N'est-ce qu'une coïncidence ?

Mentionnons enfin que nous avons vu quelquefois le *Melichneutes* soit au repos, entre deux vols, sur la branchette d'un arbuste dénudé par la saison sèche, soit visitant le feuillage fleuri d'un petit arbre, où bourdonnaient des centaines d'insectes (1).

Ainsi, nous croyons avoir résolu à peu près entièrement le mystère du « Sala », cependant d'importantes lacunes subsistent encore dans l'étude de sa biologie : son mode de reproduction, en particulier, mériterait d'être connu.

Heureux le naturaliste qui le découvrira ! Mais la Grande sylve ne livre ses secrets qu'avec parcimonie...

(1) Nos collègues de la « Cambridge French West Africa Expedition 1957 » ont eu la chance de rapporter, de Woleu N'Tem, que nous leur avions conseillé de prospecter, des films et des photos de *Melichneutes* visitant une ruche, documents d'un grand intérêt.

NOTES ET FAITS DIVERS

Observation d'un *Balaeniceps rex* dans la zone lacustre du Parc National de la Kagera

A mon retour du Congrès ornithologique de Livingstone, je me suis rendu dans la zone lacustre du parc de la Kagera, grâce à l'autorisation qui m'avait été accordée par la Direction des Parcs Nationaux du Congo belge, car cette partie du parc n'est pas ouverte au public. Le but de ce safari était d'observer, et de filmer si possible des Situtungas (*Limnotragus spekei*).

Le 1er septembre dernier, j'observais du haut d'une colline, en compagnie du Conservateur Haezaert, plusieurs dizaines de Situtungas qui vivent dans cette mer de papyrus qui s'étend à cet endroit sur plusieurs milliers d'hectares des deux côtés de la rivière Kagera, laquelle sépare plus ou moins dans cette région le Ruanda du Karagwe, province la plus nord-ouest du Tanganyika.

Notre attention fut alors attirée par une tache grise qui, à environ 400 mètres, semblait se déplacer. Je pensai aussitôt au rarissime *Balaeniceps rex*, qui avait été découvert dans cette région, il y a quelques années, par le Conservateur Haezaert mais qui ne l'avait observé que deux fois depuis. Celui-ci me dit aussitôt que c'était à peu près l'endroit où il l'avait déjà observé.

Après avoir pris des repères pour ne pas perdre l'endroit où était la tache grise, nous sommes descendus de la colline au bord du marais où, grâce à une termitière providentiellement placée là, j'ai pu repérer à 200 mètres environ un *Balaeniceps* dont le corps et la tête seuls émergeaient des herbes. Il se déplaçait lentement vers la droite et disparaissait par moments derrière les touffes de papyrus pour réapparaître ensuite.

J'avais fixé mes jumelles rapprochant dix fois - sur

le pied de mon appareil de cinéma afin de bouger le moins possible et d'observer minutieusement ce que faisait l'oiseau.

Après une promenade d'environ 200 mètres à pas très lents, il s'arrêta et sa tête, dont je pouvais très bien voir l'énorme bec, disparut dans les herbes pour ensuite se dresser le bec pointé vers le ciel en d'étranges contorsions, en tendant le cou et en se secouant dans tous les sens pendant une demi-minute environ. Il replongea ensuite la tête dans les herbes et recommença le même manège une demi-douzaine de fois. Il reprit ensuite sa promenade et disparut définitivement derrière un long rideau de papyrus.

À 200 mètres, même avec mes fortes jumelles, il était difficile de voir ce que cet oiseau faisait exactement, mais il m'a semblé (peut-être est-ce de l'imagination) qu'il prenait de la boue ou de la terre noire dans son bec pour ne conserver dans celui-ci que quelque chose se trouvant dans cette boue après l'avoir secouée.

J'ai photographié et filmé cet oiseau mais, même avec un téléobjectif de 300 millimètres, il n'est, à 200 mètres, qu'un petit point gris dans cet océan de verdure, cette photo reste cependant pour moi un bien beau souvenir.

Je signale que M. Haezaert, en circulant en canot à quelques kilomètres de là, a pris une photo en noir et blanc de deux *Balaeniceps* que l'on distingue assez bien, et que T. R. H. Owen du Service des Chasses de l'Ouganda, a pris une photo assez bonne d'un *Balaeniceps* dans les marais de Old Entebe. Mais cette dernière localisation est à plusieurs centaines de kilomètres au nord-est de la zone lacustre du parc de la Kagera. Le Dr Lawrence Kilham, de Maryland, aux U. S. A., avait du reste observé ce même oiseau, au sujet duquel il avait écrit ses observations dans *Wild Life and Sport* publié par le Service de l'Information de l'Ouganda, mais il n'avait pas mentionné le curieux manège dont j'ai été le témoin. Je serais heureux de savoir si quelque chose de similaire a déjà été observé.

F. Edmond-Blanc.

L'Aigle botté, *Hieraetus pennatus*, aux confins des Landes et du Gers

Le 20 août 1956 je me trouvais à l'extrême limite sud-ouest du département du Gers, à un endroit où la route longe un bois d'une étendue de 160 hectares, sis sur une colline d'une centaine de mètres de hauteur. Ce bois très peu fréquenté (c'est une réserve de chasse) est composé en grande partie d'une futaie de chênes, avec quelques parcelles de pins maritimes, le tout abritant un épais taillis de noisetiers, houx et autres arbustes d'essences diverses.

Mon attention fut attirée par des cris réguliers. Je leur trouvais un certain lien de parenté avec ceux du Pic-vert, bien que de sonorité très différente. C'étaient des séries de huit à neuf « luc-luc luc... » ascendants et de plus en plus précipités. Bientôt je vis passer au dessus des arbres l'auteur de ces cris. C'était un rapace aux couleurs contrastées, avec le dessous ocre jaune très clair, les rémiges noires, la queue assez longue et sombre surtout à l'extrémité. Sans aucun doute, il s'agissait d'un Aigle botté de la phase claire, mais pour en avoir le cœur net je me dissimulai sous un arbre offrant une vue dégagée vers la colline. Mon attente fut bientôt récompensée et trois rapaces de cette même espèce se mirent à évoluer au-dessus du bois, deux d'entre eux correspondant à la description précédente, le troisième de couleurs plus grisâtres et moins contrastées. Je suppose avoir été en présence d'une famille d'Aigles bottés composée de deux adultes et d'un jeune, mais possédaient-ils leur nid dans ce bois ? Cela je ne peux l'affirmer malgré la présence continuelle des trois rapaces pendant les dix jours qui suivirent, c'est-à-dire jusqu'au 30 août, date de mon départ de la région. Presque tous les matins pendant cette période, j'ai pu admirer les évolutions de ces oiseaux, accompagnées de cris à peu près continuels, plus précipités encore lorsqu'ils se poursuivaient par jeu entre les arbres. A une seule reprise, j'ai vu un de ces Aigles s'élever au-dessus du faîte de la colline, tenant dans ses serres une branche morte qu'il relâcha presque aussitôt ; la grande distance m'a empêché de vérifier s'il s'agissait de l'individu de couleur sombre ou de l'un des deux autres. Je n'ai jamais constaté le vol sur place signalé tout récemment par Paul GÉROUDET dans son dernier volume de la « Vie des oiseaux » (Addenda).

Le 7 août 1957, je repassais exactement au même endroit, et à tout hasard je cherchai un lieu favorable pour observer la colline. Après une heure et demie d'attente, je commençais à désespérer quand je perçus une série de cris bien caractéristiques : les Aigles bottés étaient revenus et j'en comptais trois individus qui montèrent au dessus du bois et disparurent derrière la colline. Je ne pouvais malheureusement pas m'attarder et ce fut ma seule matinée d'observation pour l'année 1957.

A mon humble avis, je crois que l'on doit considérer comme possible la nidification régulière d'Aigles bottés en ce point isolé du département du Gers et je regrette de n'avoir pu recueillir d'autres faits plus précis et plus concluants.

Pierre PETIT.

Hérons bihoreaux (*Nycticorax nycticorax*) dans les Landes

Depuis environ quatre ans, j'ai remarqué la présence d'un groupe de cinq à sept Bihoreaux, *Nycticorax nycticorax*, jeunes et adultes sur des petits étangs très proches d'Aire-sur-Adour.

Pierre PETIT.

Remarques sur les populations des Pouillots en 1957

Le 23 avril, à l'orée de la forêt de Fontainebleau, aux environs de Montigny-sur-Loing, je fus frappé par l'abondance des Pouillots de Bonelli, surtout si je compare leur nombre à celui des Pouillots siffleurs. Sur seize mâles cantonnés, douze et neuf de la première espèce. Je connais fort bien cette partie de la forêt car j'y avais, avant la guerre, une propriété où je me rendais chaque fin de semaine. A cette époque, quoique les associations végétales (quant aux diverses essences tout au moins) ne m'aient pas paru sensiblement modifiées, le rapport entre les deux espèces était inverse.

J'ai cru remarquer le même phénomène, quoique moins sensible, en ce qui concerne le Pouillot fitis et le Pouillot véloce aux environs de Paris. Les Fitis étaient cette année beaucoup plus nombreux que les Véloces. Faut-il voir dans ce second cas une conséquence des froids de 1956, qui ont dû

frapper beaucoup plus sévèrement le Véloce, lequel, on le sait, laisse de nombreux hivernants dans le Sud de la France ce qui n'est pas le cas pour l'autre espèce ?

R.-D. ETCHÉCOPAR.

Avocettes et Cigogne dans la région de Saint Quentin

Le 6 juin 1957, à 8 heures du matin, au dessus d'un étang de Vermand, j'aperçois un petit groupe d'oiseaux évoluant à une cinquantaine de mètres de hauteur. Aux jumelles, je distingue nettement les ailes blanches et noires et surtout la forme du bec, qui me permettent d'identifier les oiseaux. Ce sont treize Avocettes qui, après avoir décrit un large cercle au dessus de l'eau, s'éloignent et disparaissent vers l'ouest.

Le 13 juin, en compagnie de J. Mathez, membre du Groupe des Jeunes, je note une Cigogne blanche posée dans un pré bordant ce même étang. Nous sommes à 100 mètres environ du magnifique échassier qui se promène lentement, happant je suppose des sauterelles dans l'herbe verte. L'oiseau resta dix minutes dans ce pré puis, décrivant de larges cercles qui lui permirent de prendre de la hauteur, prit la direction nord est et disparut.

S. BOUTINOT.

Nidification anormale d'un Geai

Le 19 mai 1957, dans un hangar situé en bordure d'un petit bois, j'ai trouvé un nid de Geai contenant sept œufs. Le nid était construit sur une poutre horizontale, adossé aux planches de la paroi verticale. J'ai déjà trouvé des nids de Merles et Draines bâtis ainsi, mais c'est la première fois que je vois un Geai nidifier de cette façon.

S. BOUTINOT.

Curieux cas de nidification du Geai des Chênes *Garrulus glandarius* L.

J'ai découvert le 22 avril 1957, sur le territoire de la commune d'Hersin Coupigny (Pas-de-Calais), un nid de Geais placé A MÊME LE SOL.

Ce nid était admirablement caché dans du lierre, sur le revers d'un talus où croissent quelques arbres (principalement Chênes, Hêtres et Charmes, jeunes pour la plupart) et des arbustes (Prunelliers et Aubépines surtout) mêlés de Ronces noires, le long d'un sentier bordé de champs coupés de haies, à une centaine de mètres d'un bois de feuillus.

L'œuf unique qu'il contenait ayant été prélevé le jour même, cinq autres œufs furent pondus par la suite et le Geai couvait lors de ma dernière visite du 5 mai.

Louis Briche.

Arrivée des Martinets en 1957

J'ai noté l'arrivée du premier Martinet à Paris le 29 avril. Trois individus survolaient le Jardin des Plantes. Chose curieuse, je n'en vis plus un seul pendant la dizaine de jours qui suivit, quoique je fusse aux aguets. Cette absence me fut confirmée par d'autres observateurs que j'avais alertés, notamment par notre collègue Christian Jouanin.

Appelé par mes fonctions près d'Orléans, le 7 mai, pour procéder aux opérations de baguage sur une héronnière, je fus surpris de voir une très grande concentration de Martinets sur la Loire alors que pendant le trajet aucun oiseau n'avait été aperçu au nord de ce fleuve. Il me fallut attendre le 11 mai pour revoir l'espèce sur Paris. Cette fois, les Martinets, arrivés en grands nombres, se maintinrent sans autre interruption.

Par ailleurs, notre collègue G. Olivier me signale qu'il a observé de nombreux Martinets les 2 et 3 mai à Sarrebruck, puis un certain nombre d'individus le 4 à Colmar et le 7 à Fribourg-en-Brisgau. Plus heureux que nous, il a repéré quelques spécimens le 9 à Paris. L'espèce était à Elbeuf dès son retour dans cette ville le 11.

Des observations de M. Jouanin, il résulte que cette date d'arrivée à Paris, même si on la reporte au 9 et non au 11, reste la plus tardive de toutes celles qu'il a relevées depuis seize ans.

On se rappelle que les premiers jours de mai furent, cette année, extrêmement froids dans la région parisienne. On pourrait être amené à considérer que ce retard est donc dû

à la température, mais alors comment expliquer la présence de ces oiseaux dans l'Est, où le froid était tout au moins aussi vif ?

R.-D. ETCHÉCOPAR.

Accouplement de Martinets noirs à terre

Le lundi 5 mai 1957, à 19 h. 45, me trouvant dans la gare de Saint-Germain-en Laye, j'assistai avec étonnement à une pariade de Martinets noirs, *Apus apus*, effectuée directement au sol ; les ébats durèrent environ sept à huit secondes, après quoi les oiseaux se séparèrent et reprirent leur vol, ce qui leur était facilité par la déclivité du terrain.

De semblables cas se rencontrent-ils souvent ? Pour moi, je n'avais observé la pariade qu'en plein vol seulement.

Chr. BOUGEROL.

On sait que David LACK a souvent constaté l'accouplement sur les nids et que d'autre part, en bien des cas, le Martinet sait prendre son vol en partant du sol.

N. D. L. R.

Precocité de nidification en Belgique de la Sarcelle d'hiver *Anas c. crecca* L. et du Râle d'eau *Rallus aquaticus* L.

Un de mes amis belge me signale qu'au printemps de 1957 la nidification de certaines espèces a été particulièrement avancée, notamment chez la Sarcelle d'hiver et le Râle d'eau.

Ainsi, dans le nord de la Belgique (province d'Anvers), à la frontière hollandaise, il a pu relever les dates suivantes :

Sarcelle d'hiver : pontes : de dix œufs frais le 5 avril ; onze œufs frais le 6 avril ; douze œufs frais le 7 avril ; neuf œufs frais le 15 avril ; onze œufs frais le 16 avril.

Râle d'eau : une ponte de neuf œufs avec incubation avancée le 24 mars ; cinq pontes de dix, dix, dix, neuf et huit œufs, en incubation avant le 31 mars.

A. CLAUDON.

Vidua paradisaea interjecta en captivité

J'ai acheté, sur les quais, une Veuve à collier d'or ♂ que le marchand déclarait provenir du Sénégal, mais en me reportant à la Monographie des Veuves de Delacour (*Oiseau et R. F. O.*, 1934, p. 96) il me semble que cet oiseau est de la race du Cameroun *Vidua paradisaea interjecta* et non *aucupum*.

En effet, la queue de mon spécimen est de 295 mm., alors que les dimensions de la sous espèce du Sénégal seraient de 203 à 268 mm., contre 284 à 298 pour la sous espèce *interjecta*. D'autre part, si je me réfère à la forme des grandes rectrices figurées page 93, et à leurs descriptions page 96, ce détail confirme ma première impression.

Or Delacour ajoute qu'à l'époque (1934) cette sous espèce n'avait jamais figuré dans les volières européennes. J'aimerais savoir si on l'importe fréquemment maintenant, ou si elle est toujours rare.

Bien qu'elle soit extrêmement douce pour les autres oiseaux, les Bengalis, Cordons bleus et Joues oranges sont terrorisés par son aspect. Par contre le Bec de corail n'en a aucunement peur.

Mme L. Garry.

Boutée du Gros-bec casse-noyaux *Coccothraustes coccothraustes* (L.) dans l'Aude

Le 10 janvier 1958, j'ai remarqué quelques Gros-becs dans les arbres des parcs et avenues de Carcassonne. Les 11 et 12 janvier, deux bandes d'une dizaine fréquentent les parcs et massifs boisés des environs immédiats de la ville et, le 13 janvier, je note simultanément dans ces mêmes endroits et vers les mêmes heures deux groupes d'une dizaine et une bande forte d'une cinquantaine de sujets. Pareil rassemblement de l'espèce est inhabituel dans la région, où je n'ai rencontré que de rares sujets en octobre, novembre et seulement en pleine campagne. Le 14 janvier, trois de ces oiseaux viennent à 13 heures visiter un if dans la cour de l'immeuble que j'habite et y recherchent les dernières baies. Les 15, 16, 18 et 19 janvier cet arbre est à nouveau visité vers la même

heure par un à quatre sujets. Cette assiduité à fréquenter les mêmes lieux avec presque une régularité d'horloge paraît caractériser l'espèce. Cette particularité est mentionnée dans l'ouvrage de R. VERHEYEN, « Les Passereaux de Belgique », p. 162, où il est dit : « ... de sorte qu'on peut les rencontrer plusieurs jours de suite, à la même heure environ, aux mêmes endroits ». L'arrivée de ces oiseaux a été marquée par un abaissement sensible de la température, accompagnée d'un fort vent de N.-W., de pluie et de chutes de neige sur le relief voisin (Montagne Noire et proches Pyrénées) où la couche atteignait 1 mètre d'épaisseur au Pays de Sault (Aude). Par ailleurs, la presse annonçait de fortes chutes de neige sur le Massif Central. Ces Gros-becs ont quitté la région le 21 janvier. Leur départ a coïncidé avec un radoucissement de la température.

Henri DEBRU.

BIBLIOGRAPHIE

DORST (Jean)

Les Oiseaux

(Hachette 1958. — Grand in-8°, 96 pages, 12 pl. en couleurs, 68 pl. monochromes. — Prix : Frs. 990.)

En écrivant ce petit ouvrage, notre ami Jean Dorst n'a pas cherché à faire avancer l'ornithologie dans la voie de la science mais dans l'esprit du grand public.

Quoique spécialiste consacré, comme il nous l'a souvent prouvé par toute une série de travaux remarquables sur la texture de plumes, les migrations, la faune du Pérou, etc..., l'auteur n'oublie pas qu'à côté de son rôle de chercheur il en possède un autre : celui d'éducateur des jeunes, en vue d'assurer l'avenir de l'ornithologie. Or que peut-il faire de mieux pour attirer les nouvelles générations que d'éveiller l'intérêt général.

Nous n'avions pas en France, un livre de vulgarisation qui soit à la fois attrayant par sa présentation, sérieux de fond, tout en restant accessible à tous par son prix. La maison Hachette, après avoir conçu cette élégante formule eut le mérite de choisir l'un de ceux qui, en France, était le plus apte à mener cette tâche à bien.

L'auteur a parfaitement compris le rôle de cette publication. Il s'est effacé devant l'illustration à qui il laisse la vedette sans cependant sacrifier le texte, car il a su présenter en quelques phrases concises tous les grands problèmes que pose l'oiseau dans la vie sauvage. Il n'est pas toujours agréable pour un scientifique de se plier à la discipline de vulgarisation. Il est souvent plus difficile en effet de résumer en quelques lignes un sujet que l'on connaît à fond que de l'exposer en détail. C'est tout un métier, tout un art aussi que de savoir dépouiller un sujet de ce qui n'est pas essentiel tout en le laissant attrayant, homogène et de bonne tenue. Jean Dorst y a parfaitement réussi et nous ne doutons pas que le succès éclatant des premières semaines de ventes ne se poursuive longtemps. Si nous avons insisté sur le mérite de l'auteur, nous pourrions aussi nous étendre longuement sur l'excellente qualité de l'iconographie, sélection judicieuse d'images prises par une pléiade de photographes, ornithologistes eux-mêmes, choisis parmi les plus prestigieux du monde entier : BROEKHUYSEN, CRUICKSHANK, DRAGESCO, HOSKING, PETERSON, VAUCHER, pour n'en citer que quelques-uns. Il n'en fallait pas tant pour plaire même à ceux qui ne s'intéressent pas spécialement aux oiseaux.

R. D. ETCHÉCOPAR.

KNOPFLI (Walter)

Les oiseaux de la Suisse

(Département fédéral de l'Intérieur. Service de l'inspection des Forêts, Chasse et Pêche. — In-4°, 1956, 268 pages.)

Dix-neuvième et dernière partie de cette œuvre commencée en 1886 sur l'initiative de V. FATIO, dont le but était de dresser un tableau

montrant aussi exactement que possible quelle est la répartition de chaque espèce et en quelle quantité et avec quelle fréquence ses représentants font leur apparition dans les diverses régions de la Suisse aux époques les plus différentes de l'année ... », puis « d'élucider la question de l'importance d'ordre économique des espèces plus ou moins largement représentées ».

Il est certain qu'un tel but n'est jamais atteint. Si on pouvait « photographier instantanément » l'avifaune d'une région donnée, l'évolution naturelle défigurerait très vite l'image ainsi obtenue. Vérité d'autant plus évidente quand une étude s'étend sur quelque soixante dix ans et qu'elle traite de la faune d'un pays où l'évolution démographique, économique et, par suite, écologique, est aussi rapide qu'en Suisse.

Cette remarque n'est nullement faite dans l'intention de diminuer le mérite de ce travail, bien au contraire. En soulignant combien le but premier était inaccessible, nous avons simplement voulu faire ressortir la difficulté de la tâche que les ornithologistes suisses s'étaient imposée. Il n'en reste pas moins que la somme de renseignements ainsi recueillis, mis à jour et présentés au lecteur, est considérable. Son intérêt est d'autant plus grand que l'ensemble permettra de juger de façon précise l'évolution de la faune au cours de cette longue période sur un territoire bien délimité.

Dans une excellente préface, l'auteur pose le problème écologique avec clarté, puis il en analyse tous les aspects pour conclure par cette angoissante question que se posent tous les fervents ornithologistes des pays surindustrialisés : « Qu'en sera-t-il du monde des oiseaux dans l'avenir ? »

Passant en revue toute la part qui lui revient dans ce long travail (soit les quatre dernières livraisons) W. Knopfli nous rappelle les règles qu'il a suivies afin de rester dans la ligne des premières livraisons, sans négliger l'apport fait à l'ornithologie moderne depuis le début de ce siècle.

Ce dernier volume traite des Stercoraires, des Sternes et des Columbiformes, pour se terminer par un chapitre sur « Les oiseaux occasionnels fourvoyés en Suisse », suivi de quelques addenda aux dernières livraisons signées par l'auteur.

Il sera désormais impossible d'étudier le statut d'une espèce d'Europe occidentale sans recourir à cet ouvrage si riche en renseignements précieux.

Pour tout ce que nous venons de dire et par son excellente présentation, cette brochure fait honneur au Service des Forêts, Chasse et Pêche helvétique.

R.-D. Etchécopar.

Kourachirli (B.)

[Les [illegible] des oiseaux de chasse et d'importance économique de la Géorgie] (en russe)

(Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Moscou, 1957. In 8, 434 pages, 169 figures dans le texte. — Prix : 27 Roubles 55 K.)

Après un bref aperçu sur la géographie physique de la Géorgie et les zones de végétation et climatiques qu'elle conditionne, l'auteur passe en revue l'avifaune caractéristique de chacun de ces biotopes particuliers, puis il traite de l'utilité économique des Oiseaux énumérés en fonction de la chasse et de l'agriculture.

Il passe ensuite au but principal de son ouvrage, qui est l'étude de la faune parasitaire des oiseaux de cette région. Deux cent vingt-deux espèces sont traitées systématiquement. A chacune d'elles correspond la liste des hôtes parasités.

C'est un ouvrage considérable sur lequel nous ne pouvons malheureusement porter aucun jugement, faute de compétence. Par contre, nous tenons à souligner, sans crainte d'erreur, combien les dessins au trait qui illustrent cette partie de l'ouvrage sont d'une remarquable clarté. Le tout se termine par une très importante bibliographie dont un bon quart concerne des ouvrages d'auteurs non russes.

R.-D. Etchécopar.

Richdale (L.-E.)

A Population Study of Penguins

(The Clarendon Press, Oxford. —
1 vol., pp. 1-195, 2 planches photographiques.)

Cet important travail est le second volume que M. L.-E. Richdale consacre au Manchot à œil jaune de la région néozélandaise, *Megadyptes antipodes*. Comme dans le premier, on y trouve une analyse aussi poussée que possible d'observations patiemment recueillies dans la péninsule d'Otago pendant une longue suite d'années. Mais dans « Sexual Behaviour of Penguins », l'auteur avait limité son propos aux différents aspects du comportement de *M. antipodes*, définissant des attitudes et des types de relation entre individus dont la distinction n'a d'ailleurs pas été sans influence sur les études ultérieures concernant les Manchots. Le second ouvrage est plus classique dans son objet, sinon dans sa rédaction. N'était la manière particulière de M. Richdale, le livre rentrerait dans le cadre des monographies biologiques d'espèces, telles qu'il en a été publié d'assez nombreuses depuis quelques années, ainsi que le montre suffisamment la suite des chapitres : l'appariage, l'incubation, l'élevage des poussins, déplacements, les jeunes, l'influence de l'âge sur la nidification, la société des Manchots, survie et mortalité, la mue.

On connaît les méthodes d'investigation de M. Richdale, qui se fondent sur une connaissance rigoureuse de tous les individus composant une « population ». Pour ce faire, il utilise simultanément différentes techniques de marquage. La présente étude résulte de la compilation des faits relatifs à environ deux cents couples, dont quelques sujets ont pu être suivis au cours de dix-huit saisons successives de nidification.

Dans des publications antérieures on a déjà pu apprécier la précision scrupuleuse dont fait preuve Richdale dans l'interprétation de ses notes. La présente monographie ne le cède en rien sous ce rapport. La valeur de chaque observation est passée au crible d'une critique sévère, aucune conclusion n'est avancée si elle ne s'appuie sur un nombre suffisant et statistiquement valable de données individuelles. Tous les éléments d'appréciation sont offerts au lecteur sous forme de tableaux et de graphiques, et ils sont longuement discutés. Cela n'allège évidemment pas un texte que d'aucuns trouveront ardu et difficile à dominer, mais on ne saurait reprocher à M. Richdale un excès de conscience et de probité scientifique.

L'ouvrage n'est pas destiné à un large public d'amateurs, qui préféreraient une nourriture plus directement assimilable, mais tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de population se doivent d'en prendre connaissance : ils y trouveront l'analyse la plus détaillée qui ait peut-être jamais été faite jusqu'à ce jour d'un groupe d'oiseaux, avec de nombreuses suggestions à retenir, malheureusement obscurcies par une foule de détails qui n'en facilitent pas la consultation

Chr. JOUANIN.

SCOTT (Peter) et BOYD (Hugh)

Wildfowl of the British Isles

(Country Life Ltd., 2-10 Tavistock Street, London W. C. 2. — In-8°, 64 pages, 16 pl. color et dessins au trait — Prix : Sh. 21/-.)

Cet ouvrage est avant tout la présentation des planches du peintre spécialiste des Ansériformes Peter SCOTT, dont nous avons si souvent parlé en ces colonnes. Les auteurs traitent ici des espèces qui vivent à l'état sauvage en Angleterre y compris le Canard mandarin, introduit depuis moins d'un siècle mais maintenant bien établi semble-t-il

Quoique très concis et réduit à une page par espèce, le texte n'en est pas moins sérieusement étudié et donne tous les renseignements que peut rechercher l'ornithologiste amateur : morphologie, voix, répartition géographique, reproduction, nourriture

Les planches représentent chaque espèce dans ses différents plumages ce qui est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit de canards. Le fait qu'elles soient signées de Peter SCOTT est un gage de vérité. Elles sont de plus reproduites avec soin.

C'est un excellent ouvrage, destiné à tous ceux qui s'intéressent à ce groupe d'oiseaux en se limitant à la faune européenne ou qui ne peuvent s'offrir les trois volumes de J. DELACOUR « Wildfowl of the World » également illustrés par Peter SCOTT par suite du prix élevé de cette fort belle publication dont nous avons parlé par ailleurs (voir *l'Ois. et la R. F. O.*, 1957, page 199)

R.-D. ETCHÉCOPAR.

SMET (G.)

Les Canaris couleurs

(Editions Bornemann, Paris, 1957. — Petit in 8°, 151 pp., illustrations dans le texte. — Prix : 700 fr.)

Nouvelle édition d'un ouvrage paru en 1947, mais revu et présenté aujourd'hui par Marcel CIOUTAT, Président de la « Société nationale du Canari Smet ».

M. Gustave SMET a toute sa vie pratiqué avec passion l'élevage des Canaris de chant. Habile musicien et compositeur — peut être à cause de cela — il ne voulait posséder que des virtuoses qu'il ne cessait d'éduquer. Un jour, désirant améliorer la couleur des plumages de ses pen-

sionnaires, notre éleveur fit venir d'Allemagne des Canaris de différentes teintes dérivant toutes du rouge, et provenant, plus ou moins directement, de l'hybridation : Tarin rouge du Vénézuela × Canari.

En possession de ces divers oiseaux, les siens bons chanteurs, les nouveaux venus de couleurs vives, M. Svet, par croisement et sélection « travailla » pour obtenir un oiseau présentant les deux qualités recherchées : joli chant et belle couleur. Ceci, naturellement, lui demandera plusieurs années.

Tout le long de son livre, l'auteur manifeste son amour pour ces oiseaux domestiques, et nous fait part de ses élevages, contrôlés par une observation méthodique pendant plus de cinquante ans.

Ce livre est un excellent guide pour les amateurs de canariculture.

Marcel Legendre

Szozepski (J. B.) et Kozlocoski (P.)

[*Pomocnicze tabele ornitologiczne*]

(en polonais)

(Panstowowe Wydawnictwo Naukowe, Varsovie, 1953. — In 8o oblong, 151 pages. — Prix : zl. 27.)

Ingénieuse formule qui donne sous la forme de tableaux à 19 colonnes, toutes les caractéristiques concernant chaque espèce d'oiseau : forme géographique polonaise, dimensions : ailes, bec, tarses, etc., période de présence en Pologne, période de nidification, importance de la ponte, dimensions des œufs, etc. et même, dans la dix-neuvième colonne, la taille de bague qui devra être employée pour l'espèce en question !

Cet ouvrage, qui ne saurait remplacer un guide de terrain pour l'identification « in natura » est par contre le type même du memento que l'on doit avoir à côté de soi dans une station ornithologique ou de baguage. Il permet de confirmer un pronostic douteux, de se rafraîchir la mémoire sur un point donné.

En fin de volume on trouve une table des noms scientifiques et vernaculaires.

Idée heureuse, réalisation pratique, nous regrettons d'autant plus de ne pas être familiarisés avec la langue employée.

R.-D. Etchécopar

Ticehurst (N. F.)

The mute swan in England

(Cleaver-Hume Press Ltd., 31 Wrights Lane, Kensington, London W. 8, 1957. — In-4°, 133 pages, 31 planches de dessins au trait. — Prix : Sh. 35/-.)

Quoique très particulier, le sujet de cet ouvrage ne manquera pas d'intéresser de nombreux ornithologistes amateurs de coutumes anciennes ou même d'histoire.

Tout ce qui touche à la propriété des Cygnes en Angleterre depuis

huit siècles est ici traité avec un soin méticuleux. C'est ainsi par exemple qu'une trentaine de planches sont consacrées aux marques posées sur les becs des Cygnes par les propriétaires des grands domaines auxquels ces oiseaux étaient attachés. Ce chapitre « héraldique » ne manque pas de pittoresque et certains dessins anciens sont fort curieux. Un autre chapitre est consacré aux lois et ordonnances relatives à la propriété des Cygnes, ainsi qu'aux devoirs et prérogatives du Swan Master, titre envié à la Cour.

On y verra qu'au cours des âges la possession de Cygnes était Outre-Manche une marque de puissance ou de noblesse très recherchée. Tout comme le Faucon, l'oiseau royal par excellence, il représentait un cadeau luxueux sans que pour cela soit négligé l'intérêt matériel que représentaient son commerce et sa chair qui avait la réputation d'être « very palatable ».

Bref, si ce livre n'est pas à proprement parler un ouvrage ornithologique, par contre bien des ornithologistes pourront y puiser des renseignements intéressants.

L'originalité du sujet, le sérieux avec lequel il est traité (l'auteur avoue 30 ans de recherches !), son abondante illustration et sa présentation parfaite lui vaudront sans nul doute un grand succès. Personnellement, nous l'avons lu avec beaucoup d'intérêt, quoique n'étant pas spécialement attirés par le côté historique de l'ornithologie.

R.-D. Etchécopar.

BULLETIN

DE LA

Société Ornithologique de France
et de l'Union Française (1958)

Nécrologie

† J. RAPINE
(1884-1958)

Le 31 mars 1958, Joseph RAPINE s'éteignait subitement en son domicile parisien à l'âge de 74 ans. Rien n'avait laissé prévoir une fin si rapide. Quelques heures avant, il dînait encore chez son frère sans laisser transparaître le moindre signe inquiétant sur son état de santé.

Avec lui notre Société perd l'un de ses membres les plus anciens, il en avait été le premier Secrétaire général dès la constitution de l'Association en janvier 1921, l'un des plus fidèles aussi, puisqu'au cours des 37 années qui suivirent jamais il ne cessa de lui témoigner son intérêt. Dès la création de notre bibliothèque, et jusqu'aux derniers jours, il tint à venir régulièrement plusieurs fois par semaine à notre permanence de la rue de Buffon.

Elu Président en 1925, il le resta jusqu'en 1951, date à laquelle il fut élu Président fondateur à vie. Nos rôles respectifs à la Société nous avaient souvent rapprochés et m'avaient permis d'apprécier sa bonté, son égalité d'humeur, sa finesse d'esprit.

Né le 8 février 1884, d'un père architecte, il lui succéda après avoir fait ses études au Collège Stanislas de Paris. Toute sa vie il partagera son activité entre sa profession et l'ornithologie pour laquelle il avait de bonne heure manifesté un penchant très profond. Aussi devint-il rapidement un excellent naturaliste. Il était de plus très cultivé et son style était pur et fort élégant, toutes qualités qui nous font regretter qu'une certaine nonchalance et peut-être un peu de timidité l'aient empêché de publier plus souvent. Sa discrétion était proverbiale. Modeste, il ne cherchait jamais à se mettre en avant, bien au contraire : il fallait qu'on le force à se manifester, mais il le faisait alors avec bonne grâce et talent.

L' « *Ornithologie en Basse-Bretagne* » qu'il écrivit en collaboration avec son cousin Lebeurier en est une excellente illustration. Plus particulièrement responsable de la rédaction et de la présentation générale de cette importante étude, il sut rendre chaque chapitre clair, précis, quoique suffisamment complet, et l'on doit regretter que les circonstances n'aient pas permis qu'il soit jamais terminé. Maintes fois nous avons incité notre vieil ami à poursuivre une œuvre si bien commencée mais une certaine lassitude due aux épreuves de la guerre, les devoirs de sa profession, une santé devenue précaire, les soucis matériels et peut-être aussi l'abus du tabac, ne lui donnèrent jamais le courage de relancer les efforts de son cousin qui n'attendait pourtant qu'un signe de lui pour se remettre au travail.

Il s'est éteint discrètement, comme il avait vécu.

Je me fais ici l'interprète de tous les membres de notre Société auprès de sa famille, pour lui exprimer nos sentiments de profonde sympathie et de regrets envers un collègue délicat et charmant qui fut, en outre, l'un des pionniers de la première association ornithologique française.

R.-D. Etchécopar.

LE PREMIER CONGRÈS PAN-AFRICAIN D'ORNITHOLOGIE

Du 15 au 20 juillet 1957, le Congrès Pan-Africain d'Ornithologie tint ses assises à Livingstone sous la présidence de Mrs. S. P. Mackie Niven qui en avait été l'inspiratrice.

L'intérêt suscité par cette manifestation fut considérable. Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des délégués, qui dépassa 150, et plus particulièrement celui des Européens et Américains qui n'avaient pas hésité à s'y rendre malgré l'importance du déplacement. La France, et plus spécialement notre Société, était pour une fois très largement représentée. A côté de M. Morel, représentant de l'A.O.F., je citerai MM. le Professeur Berlioz, Dorst, Edmond-Blanc, Etchécopar, Hue, Olivier et Rougeot, sans oublier MM. Delacour et Hoffmann que nous tenons toujours à compter parmi nous, même si leurs titres et charges permettent de les faire revendiquer, à juste titre, par d'autres nations.

Parmi les délégués étrangers venus du Congo Belge, de Grande-Bretagne, de Hollande, du Portugal, des Etats-Unis,

du Vénézuela, nombreux étaient les membres de la Société Ornithologique de France et de l'Union Française : Miss Barclay-Smith, MM. Brouwer, le Dr. Chapin, Landsborough-Thomson, Phelps Junior, Dillon Ripley, etc.

Le programme scientifique était évidemment axé sur les problèmes relatifs à l'avifaune africaine, aussi les ornithologistes d'Afrique du Sud (dans le sens géographique et non politique du mot) avaient tenu à faire preuve de leurs dynamiques activités dans tous les domaines. C'est ainsi que pour la circonstance ils avaient publié presque simultanément toute une série de travaux importants, telle la liste des oiseaux que les congressistes étaient appelés à rencontrer au cours de leur voyage (objet d'un numéro spécial de la Revue Sud-Africaine « Bokmakierie ») et deux ouvrages « Check list des oiseaux » : l'un, de la Rhodésie du Sud, signé de Smithers-Irwin et Patterson ; l'autre, de la Rhodésie du Nord, signé de Benson et White, dont nous donnerons l'analyse par ailleurs. Les communications furent nombreuses et variées mais nous n'en parlerons pas plus longuement ici car les rapports et procès-verbaux sont en cours de publication.

Cette manifestation avait été précédée d'une réunion du C.I.P.O. à Bulawayo et suivie d'un colloque sur les Queleas dont nous aurons, j'espère, l'occasion de reparler plus longuement.

Si l'organisation du Congrès lui-même manquait parfois de cohésion et ne facilita guère le travail et surtout les contacts, pourtant essentiels, entre délégués de nations éloignées, par contre les expéditions qui précédèrent et suivirent furent admirablement mises au point grâce aux ornithologistes du Cap et des deux Rhodésies, dont nous ne saurions donner ici les noms, tant ils étaient nombreux à se rendre utiles. Leur tâche fut facilitée par l'extrême beauté des sites et la richesse des faunes qu'ils avaient à nous présenter. Huit jours aux abords des chutes Victoria du Zambèze, le « tonnerre qui fume » des indigènes, ne suffirent pas à nous lasser de ce spectacle prodigieux. Quant aux réserves de Wankie, Kafue, Lochinwar, elles offrirent aux Congressistes européens toutes les joies des premiers explorateurs sans leur en faire subir les souffrances et les peines. Les ornithologistes en oublièrent même souvent leurs spécialités pour admirer les grands mammifères (buffles, zèbres, gnous, éléphants, girafes, antilopes diverses, léopards, lions, guépards, hyènes, lycaons,

singes, etc...) qui se montrèrent complaisamment, souvent en grand nombre, à l'exception du Rhinocéros plus rare (ou plus discret ?) qui ne dévoila sa présence qu'à un petit nombre de privilégiés. La Ferme de Lochinwar, immense Camargue africaine (d'eau douce évidemment !) que survolaient des dizaines de milliers d'oiseaux plus ou moins aquatiques et où, d'un seul coup de jumelles, nous avons pu admirer un troupeau d'antilopes des marais (ou Cobe de leché) estimé à 12.000 têtes (d'après les propriétaires eux-mêmes) fut l'apothéose de cette série d'expéditions.

R.-D. Etchécopar.

MARQUAGE DES HIRONDELLES HIVERNANT EN AFRIQUE DU SUD

Nous sommes avisés par M. G. J. Broekhuysen, *Dept. of Zoology, University of Cape Town, Rondebosch (Cape)*, qu'en vue d'étudier les migrations d'Hirondelles de Cheminées *Hirundo rustica* hivernant dans la province du Cap, le département de Zoologie de cette région, afin de permettre une identification à vue des individus bagués par ses soins, a marqué ceux-ci d'une tache pourpre sur la poitrine.

Toute personne qui aura observé avec certitude un oiseau ainsi marqué est priée de bien vouloir prévenir le Dr. Broekhuysen à l'adresse ci-dessus.

N. D. L. R.